

260

March
2022
Mars

INFORMATION NOTE on the Court's case-law

NOTE D'INFORMATION sur la jurisprudence de la Cour



The Court's monthly
round-up of case-law

Le panorama mensuel
de la jurisprudence
de la Cour

European Court of Human Rights
Cour européenne des droits de l'homme

The Information Note contains legal summaries of the cases examined during the month in question which the Registry considers to be of particular interest. The summaries are drafted by lawyers under the authority of the Jurisconsult and are not binding on the Court. They are normally drafted in the language of the case concerned. The translation of the legal summaries into the other official language can be accessed directly through hyperlinks in the Note. These hyperlinks lead to the HUDOC database, which is regularly updated with new translations. The electronic version of the Note may be downloaded at www.echr.coe.int/NoteInformation/en.

Legal summaries published in the Case-Law Information Notes are also available in HUDOC, under "Legal Summaries" in the Document Collections box. The HUDOC database is available free-of-charge through the Court's Internet site (<http://hudoc.echr.coe.int>). It provides access to the case-law of the European Court of Human Rights (Grand Chamber, Chamber and Committee judgments and decisions, communicated cases, advisory opinions and legal summaries from the Case-Law Information Note) and of the former European Commission of Human Rights (decisions and reports), and to the resolutions of the Council of Europe's Committee of Ministers.

An annual index provides an overview of the cases that have been summarised in the monthly Information Notes. The annual index is cumulative; it is regularly updated.

-ooOoo-

La Note d'information contient les résumés d'affaires dont le greffe de la Cour a indiqué qu'elles présentaient un intérêt particulier. Les résumés sont rédigés par des juristes sous l'autorité du jurisconsulte et ne lient pas la Cour. Ils sont en principe rédigés dans la langue de l'affaire concernée. Les traductions des résumés vers l'autre langue officielle de la Cour sont accessibles directement à partir de la Note d'information, au moyen d'hyperliens pointant vers la base de données HUDOC qui est alimentée au fur et à mesure de la réception des traductions. La version électronique de la Note peut être téléchargée à l'adresse suivante : www.echr.coe.int/NoteInformation/fr.

Les résumés juridiques publiés dans la Note d'information sur la jurisprudence de la Cour sont également disponibles dans la base de données HUDOC, sous la catégorie de documents « Résumés juridiques ». La base de données HUDOC, disponible en libre accès à partir du site internet de la Cour (<http://hudoc.echr.coe.int>), permet d'accéder à la jurisprudence de la Cour européenne des droits de l'homme (arrêts et décisions de Grande Chambre, de chambre et de comité, affaires communiquées, avis consultatifs et résumés juridiques extraits de la Note d'information sur la jurisprudence), ainsi qu'à celle de l'ancienne Commission européenne des droits de l'homme (décisions et rapports) et aux résolutions du Comité des Ministres du Conseil de l'Europe.

Un index annuel récapitule les affaires résumées dans les Notes d'information. L'index est cumulatif pour chaque année; il est régulièrement édité.

Anyone wishing to reproduce and/or translate all or part of the Information Note in print, online or in any other format should contact publishing@echr.coe.int for further instructions.

European Court of Human Rights
(Council of Europe)
67075 Strasbourg Cedex – France
Tel: + 33 (0)3 88 41 20 18
Fax: + 33 (0)3 88 41 27 30
publishing@echr.coe.int
www.echr.coe.int
twitter.com/ECHR_CEDH
[RSS feeds](#)

For publication updates, please follow the Court's Twitter account at twitter.com/ECHR_CEDH

Photo: Council of Europe

Cover: interior of the Human Rights Building (Architects: Richard Rogers Partnership and Atelier Claude Bucher)

© Council of Europe – European Court of Human Rights, 2022

Toute personne souhaitant reproduire et/ou traduire tout ou partie de la Note d'information, sous forme de publication imprimée ou électronique, ou sous tout autre format, est priée de s'adresser à publishing@echr.coe.int pour connaître les modalités d'autorisation.

Cour européenne des droits de l'homme
(Conseil de l'Europe)
67075 Strasbourg Cedex – France
Tél. : + 33 (0)3 88 41 20 18
Fax : + 33 (0)3 88 41 27 30
publishing@echr.coe.int
www.echr.coe.int
twitter.com/ECHR_CEDH
[Fils RSS](#)

Pour toute nouvelle information relative aux publications, veuillez consulter le compte Twitter de la Cour : twitter.com/ECHR_CEDH

Photo : Conseil de l'Europe

Couverture : vue intérieure du Palais des droits de l'homme (architectes : Richard Rogers Partnership et Atelier Claude Bucher)

© Conseil de l'Europe – Cour européenne des droits de l'homme, 2022

TABLE OF CONTENTS / TABLE DES MATIÈRES

ARTICLE 2

Positive obligations (substantive aspect)/Obligations positives (volet matériel)

- Authorities' failure to protect life of woman murdered by her husband, despite her several complaints about domestic violence over 9-month period: *Violation*
- Défaut de protection par les autorités d'une femme tuée par son époux, alors qu'elle avait plusieurs fois porté plainte pour violences conjugales sur une période de 9 mois: *Violation*

Y and Others/et autres – Bulgaria/Bulgarie, 9077/18, Judgment/Arrêt 22.3.2022 [Section IV]..... 8

- Immediate and appropriate action by the authorities to trace a missing 18-year-old woman with schizophrenia and suicidal tendencies: *no violation*
- Mesures immédiates et adaptées des autorités pour retrouver une schizophrène suicidaire de 18 ans disparue: *non-violation*

Gonçalves Monteiro – Portugal, 65666/16, Judgment/Arrêt 15.3.2022 [Section IV]..... 10

Effective investigation/Enquête effective

- Lack of promptness and effectiveness of the investigation into the disappearance of a young woman with schizophrenia and suicidal tendencies: *Violation*
- Manque de célérité et d'effectivité de l'enquête sur la disparition d'une jeune schizophrène suicidaire: *Violation*

Gonçalves Monteiro – Portugal, 65666/16, Judgment/Arrêt 15.3.2022 [Section IV]..... 10

ARTICLE 3

Inhuman or degrading treatment/Traitement inhumain ou dégradant

- Fourteen days' administrative detention pending removal of an eight-year-old foreign national accompanied by his parents, in an unsuitable centre: *Violation*
- Rétention administrative durant quatorze jours dans le but d'éloignement d'un enfant étranger âgé de huit ans accompagné de ses parents dans un centre inadapté: *Violation*

N.B. and Others/et autres – France, 49775/20, Judgment/Arrêt 31.3.2022 [Section V]..... 12

Positive obligations (substantive aspect)/Obligations positives (volet matériel)

- Adequate and proportionate measures during Covid-19 pandemic protecting health of detained applicant, lacking a kidney, and limiting spread of virus in the prison: *no violation*
- Mesures adéquates et proportionnées lors de la pandémie de Covid-19 visant à protéger la santé du requérant incarcéré, qui n'a qu'un seul rein, et à limiter la propagation du virus: *non-violation*

Fenech – Malta/Malte, 19090/20, Judgment/Arrêt 1.3.2022 [Section I] 13

ARTICLE 6

Article 6 § 1 (civil)

Civil rights and obligations/Droits et obligations de caractère civil

Access to court/Accès à un tribunal

- Lack of judicial review of premature termination *ex lege*, after legislative reform, of a serving judge's mandate as member of the National Council of the Judiciary: *Violation*
- Absence de contrôle juridictionnel de la cessation prématurée, *ex lege*, consécutive à une réforme législative, du mandat de membre du Conseil national de la magistrature d'un juge en exercice de la Cour administrative suprême: *Violation*

Grzeda – Poland/Pologne, 43572/18, Judgment/Arrêt 15.3.2022 [GC] 15

Article 6 § 1 (criminal/pénal)

Fair hearing/Procès équitable

- Applicant's conviction based on his statements and those of co-accused, having been given at initial stage of investigation without access to a lawyer, pursuant to the applicable law: *Violation*

- Condamnation du requérant reposant sur ses déclarations et celles de son coaccusé réalisées dès le stade initial de l'enquête sans la présence d'un avocat en application de la loi: *Violation*

Tonkov – Belgium/Belgique, 41115/14, Judgment/Arrêt 8.3.2022 [Section III] 19

- Trial fairness undermined through failure to inform of charges and provide legal assistance to applicant questioned as a witness, while being already under investigation and suspected: *Violation*
- Manque d'équité d'un procès résultant d'un défaut de notification de chefs d'accusation et d'assistance juridique au requérant interrogé en qualité de témoin alors qu'il faisait déjà l'objet d'une enquête et de soupçons: *Violation*

Bjarki H. Diego – Iceland/Islande, 30965/17, Judgment/Arrêt 15.3.2022 [Section III] 19

Article 6 § 2

Presumption of innocence/Présomption d'innocence

- Criminal acquittal issued after court of appeal judgment establishing civil liability for the same conduct and relied upon before cassation court to contest that liability: *Article 6 § 2 applicable*
- Relaxe au pénal prononcée après un arrêt de cour d'appel ayant établi la responsabilité civile de l'intéressé pour les mêmes faits, invoquée ensuite devant la Cour de cassation pour contester ladite responsabilité: *article 6 § 2 applicable*

Diamantopoulos – Greece/Grèce, 68144/13, Decision/Décision 8.3.2022 [Section I] 19

Article 6 § 3 (a)

Information on nature and cause of accusation/Information sur la nature et la cause de l'accusation

- Trial fairness undermined through failure to inform of charges and provide legal assistance to applicant questioned as a witness, while being already under investigation and suspected: *Violation*
- Manque d'équité d'un procès résultant d'un défaut de notification de chefs d'accusation et d'assistance juridique au requérant interrogé en qualité de témoin alors qu'il faisait déjà l'objet d'une enquête et de soupçons: *Violation*

Bjarki H. Diego – Iceland/Islande, 30965/17, Judgment/Arrêt 15.3.2022 [Section III] 20

Article 6 § 3 (c)

Defence through legal assistance/Se défendre avec l'assistance d'un défenseur

- Applicant's conviction based on his statements and those of co-accused, having been given at initial stage of investigation without access to a lawyer, pursuant to the applicable law: *Violation*
- Condamnation du requérant reposant sur ses déclarations et celles de son coaccusé réalisées dès le stade initial de l'enquête sans la présence d'un avocat en application de la loi: *Violation*

Tonkov – Belgium/Belgique, 41115/14, Judgment/Arrêt 8.3.2022 [Section III] 22

- Trial fairness undermined through failure to inform of charges and provide legal assistance to applicant questioned as a witness, while being already under investigation and suspected: *Violation*
- Manque d'équité d'un procès résultant d'un défaut de notification de chefs d'accusation et d'assistance juridique au requérant interrogé en qualité de témoin alors qu'il faisait déjà l'objet d'une enquête et de soupçons: *Violation*

Bjarki H. Diego – Iceland/Islande, 30965/17, Judgment/Arrêt 15.3.2022 [Section III] 24

ARTICLE 8

Respect for private life/Respect de la vie privée

Positive obligations/Obligations positives

- Unjustified dismissal of appeal against failure to comply with statutory requirement to obtain written consent for one of three related surgical operations: *Violation*
- Rejet injustifié par les tribunaux du recours contre le non-respect de l'exigence légale de recueillir par écrit le consentement à l'une des trois opérations chirurgicales connexes: *Violation*

Reyes Jimenez – Spain/Espagne, 57020/18, Judgment/Arrêt 8.3.2022 [Section III] 24

Respect for private life/Respect de la vie privée

- Divorce on grounds of exclusive fault of one partner for prolonged refusal to have intimate relations: *communicated*

- Divorce aux torts exclusifs pour refus prolongé d'avoir des relations intimes, jugé incompatible avec le maintien de la vie commune: *affaire communiquée*

W – France, 13805/21, Communication [Section V].....25

Respect for home/Respect du domicile

- Entry of police into home, without legal basis or consent of alien who let them in, in connection with removal decision: *Violation*
- Pénétration de la police dans le domicile, sans base légale ni consentement d'un étranger lui ayant ouvert la porte, dans le cadre du suivi d'une mesure d'éloignement: *Violation*

Sabani – Belgium/Belgique, 53069/15, Judgment/Arrêt 8.3.2022 [Section III].....25

- Domestic court proceedings and orders requiring members of Traveller community to vacate a site being illegally occupied: *inadmissible*
- Procédure devant les juridictions internes et ordonnances enjoignant aux membres d'une communauté des gens du voyage de quitter un site illégalement occupé: *irrecevable*

*Faulkner and/et McDonagh – Ireland/Irlande, 30391/18 and/et 30416/18, Decision/Décision
8.3.2022 [Section V].....26*

ARTICLE 10

Freedom of expression/Liberté d'expression

- No legitimate aim for civil defamation proceedings against a media outlet, seeking to protect "reputation" of a public authority as such and unrelated to any economic activity: *Violation*
- Absence de but légitime à l'action en diffamation dirigée contre un média afin de protéger la « réputation » d'une autorité publique sans lien avec une quelconque activité économique: *Violation*

OOO Memo – Russia/Russie, 2840/10, Judgment/Arrêt 15.3.2022 [Section III].....28

ARTICLE 11

Freedom of peaceful assembly/Liberté de réunion pacifique

- Disproportionately lengthy pre-trial detention and prison sentences for involvement in non-violent, albeit disruptive, courthouse protest: *Violation*
- Durée excessivement longue de détentions provisoires et de peines d'emprisonnement à la suite d'une manifestation au prétoire certes perturbatrice mais non-violente: *Violation*

Ekrem Can and Others/et autres – Turkey/Turquie, 10613/10, Judgment/Arrêt 8.3.2022 [Section II].....29

- Blanket ban on public meetings for two and a half months at the start of the COVID-19 pandemic, with associated criminal sanctions and no judicial review of proportionality: *Violation*
- Interdiction générale des réunions publiques, pendant deux mois et demi au début de la pandémie de Covid-19, assortie de sanctions pénales et sans contrôle juridictionnel de proportionnalité: *Violation*

*Communauté genevoise d'action syndicale (CGAS) – Switzerland/Suisse, 21881/20, Judgment/Arrêt
15.3.2022 [Section III].....30*

ARTICLE 14

Discrimination (Article 2)

- No evidence that failure to protect life of murdered woman was due to gender-based discrimination in general or in specific case circumstances: *no violation*
- Pas de preuve que le défaut de protection d'une femme assassinée avait pour origine une discrimination en général ou dans les circonstances particulières de l'espèce: *non-violation*

Y and Others/et autres – Bulgaria/Bulgarie, 9077/18, Judgment/Arrêt 22.3.2022 [Section IV].....32

ARTICLE 34

Victim/Victime

Hinder the exercise of the right of application/Entraver l'exercice du droit de recours

- Unjustified failure over a seven-day period to implement the interim measure aimed at ending the administrative detention pending removal of an underage foreign national: *Violation*

- Pas de justification à l'inexécution durant sept jours de la mesure provisoire de faire cesser la rétention d'un enfant étranger dans le but d'éloignement: *Violation*

N.B. and Others/et autres – France, 49775/20, Judgment/Arrêt 31.3.2022 [Section V].....32

ARTICLE 35

Article 35 § 1

Exhaustion of domestic remedies/Épuisement des voies de recours internes

Effective domestic remedy/Recours interne effectif – Russia/Russie

- New effective compensatory remedy to be used as of 1 January 2020 by *bona fide* purchasers of dwellings returned to the State without any award of compensation, including prior to that date
- Nouveau recours indemnitaire effectif à épouser à partir du 1^{er} janvier 2020 par les acquéreurs de bonne foi de logements restitués à l'État sans indemnisation, y compris avant cette date

Lidiya Nikitina – Russia/Russie, 8051/20, Judgment/Arrêt 15.3.2022 [Section III]

Olkhovik and Others/et autres – Russia/Russie, 11279/17, Decision/Décision 22.2.2022 [Section III].....32

Six-month period/Délai de six mois

- Application lodged within legitimate three-month extension of six-month time-limit during critical spring 2020 period of Covid-19 global pandemic: *preliminary objection dismissed*
- Requête introduite pendant la prolongation légitime de trois mois du délai de six mois fixée au printemps 2020, période critique de la pandémie mondiale de Covid-19: *exception préliminaire rejetée*

Saakashvili – Georgia/Géorgie, 6232/20 and/et 22394/20, Decision/Décision 1.3.2022 [Section V].....33

ARTICLE 46

Article 46 § 4

Infringement proceedings/Procédure en manquement

- Infringement procedure to be applied by Court in a case against Turkey
- La Cour a été saisie d'une procédure en manquement dans une affaire contre la Turquie

ARTICLE 58

Denunciation/Dénonciation

- Plenary Court adopts a Resolution on the consequences of Russia's cessation of membership to the Council of Europe
- La Cour plénière adopte une résolution sur les conséquences de la cessation de l'adhésion de la Russie au Conseil de l'Europe

ARTICLE 1 OF PROTOCOL No. 1/DU PROTOCOLE N° 1

Control of the use of property/Réglementer l'usage des biens

- Attachment of shares held by the applicants, with a total freeze on all related rights for four years and eight months, without sufficient justification: *Violation*
- Saisie des actions d'une société détenues par les requérants avec un blocage total, pendant quatre ans et huit mois, de tous les droits étant rattachés à celles-ci, sans justification suffisante: *Violation*

*Sebeleva and Others/et autres – Russia/Russie, 42416/18, Judgment/Arrêt 1.3.2022 [Section III]*34

- Lack of procedural safeguards for lengthy freezing of all applicant's property in Malta at legal assistance request of Kazakh authorities, likely tainted by political persecution motives: *Violation*
- Garanties procédurales insuffisantes contre la longue immobilisation de tous les avoirs de la requérante à Malte à la suite d'une demande d'entraide judiciaire formée par les autorités kazakhes, vraisemblablement à des fins cachées de persécution politique: *Violation*

*Shorazova – Malta/Malte, 51853/19, Judgment/Arrêt 3.3.2022 [Section I]*36

Deprivation of property/Privation de propriété

- Return to the State of an unclaimed apartment without any award of compensation to the *bona fide* purchaser, who could not make use of a new compensatory remedy: *Violation*

- Restitution à l'État d'un appartement tombé en déshérence, sans indemniser l'acquéreur de bonne foi qui ne peut pas se prévaloir d'un nouveau recours indemnitaire : violation

Lidiya Nikitina – Russia/Russie, 8051/20, Judgment/Arrêt 15.3.2022 [Section III]38
Olkhovik and Others/et autres – Russia/Russie, 11279/17, Decision/Décision 22.2.2022 [Section III]38

RULE 39 OF THE RULES OF COURT/ARTICLE 39 DU RÈGLEMENT DE LA COUR

Interim measures/Mesures provisoires

- Urgent interim measure aiming at protecting the Russian daily newspaper *Novaya Gazeta* in the enjoyment of its rights guaranteed by Article 10 of the Convention (freedom of expression)
- Mesures provisoires d'urgence afin de protéger le quotidien russe *Novaya Gazeta* dans la jouissance de ses droits garantis par l'article 10 de la Convention (liberté d'expression)
- Expansion of interim measures in relation to Russian military action in Ukraine
- Élargissement des mesures provisoires concernant les opérations militaires russes en Ukraine
- Interim measure in cases concerning charges brought against Polish judges
- Mesure provisoire dans des procédures disciplinaires visant des juges polonais
- Interim measure in case concerning charges brought against Kraków Regional Court judge for applying the European Court's case-law
- Mesure provisoire dans le cas d'une juge du tribunal régional de Cracovie mise en accusation pour avoir appliqué la jurisprudence de la Cour européenne

OTHER JURISDICTIONS/AUTRES JURIDICTIONS

**European Union – Court of Justice (CJEU) and General Court/Union européenne – Cour de justice (CJUE)
et Tribunal**40

COURT NEWS/DERNIÈRES NOUVELLES DE LA COUR

**Russia's cessation of membership to the Council of Europe/Cessation de l'adhésion de la Russie
au Conseil de l'Europe**41

RECENT PUBLICATIONS/PUBLICATIONS RÉCENTES

Publications in English and/or French/Publications en anglais et/ou en français41

Publications in non-official languages/Publications en langues non officielles42

ARTICLE 2

Positive obligations (substantive aspect)/ Obligations positives (volet matériel)

Authorities' failure to protect life of woman murdered by her husband, despite her several complaints about domestic violence over 9-month period: violation

Défaut de protection par les autorités d'une femme tuée par son époux, alors qu'elle avait plusieurs fois porté plainte pour violences conjugales sur une période de 9 mois: violation

Y and Others/et autres – Bulgaria/Bulgarie, 9077/18, Judgment/Arrêt 22.3.2022 [Section IV]

[Traduction française du résumé](#) – [Printable version](#)

Facts – The applicants are relatives of a woman (Mrs V.) who was fatally shot by her husband (Mr V.). In the months preceding the murder, Mrs V. complained to the authorities of threatening conduct by Mr V. on several occasions, including through a call to the national emergency number and written complaint to the police the day before her death (17 August 2017), and by a final written complaint to the district prosecutor's office on the day of the incident.

Law – Article 2 (substantive aspect): The applicants complained that the authorities had not effectively protected Mrs V.'s life. The authorities' response had to be assessed as from the point when Mrs V. had first contacted them about the matter, approximately nine months preceding her death.

(a) *Whether the authorities responded immediately* – The authorities had only responded immediately on one occasion, by dispatching a patrol after Mrs V.'s mother had called them in relation to an argument between Mr and Mrs V.

It was true that the authorities had reacted quite quickly to Mrs V.'s complaint about her tyres being slashed. However, they had only noted her allegations and directed her to make a written complaint. After she had done so, they had only sought to obtain further evidence more than a month later, through writing a letter to their colleagues in another area and noting the response. That was the only step they had taken throughout the entire two months during which they had been handling the case.

It was also true that the domestic court had issued an interim protection order one day after Mrs V. had brought protection-order proceedings against Mr V. and that a final protection order had followed in due course. However, it had taken numerous days for the court to send copies of the interim protection order and for them to arrive in the re-

spective police departments. More importantly, the police department competent to enforce the order had simply put it on file and taken no steps to ensuring that Mr V. would comply with it. The final protection order had apparently not even been brought to the attention of the police.

It had taken the police nine days to interview Mr V. in relation to allegations that he had chased and threatened Mrs V. and to caution him in that regard. The emergency call made on the day before Mrs V.'s death had not been relayed to the police or acted upon at all and Mrs V.'s third and final written complaints before her death had not been acted upon immediately either.

(b) *Quality of the risk assessment carried out on each occasion* – There was nothing to suggest that on any of the occasions in question the Sofia police had attempted to analyse Mr V.'s conduct through the prism of what it could portend about his future course of action. They had not carried out even basic documenting showing that they had conducted such a risk assessment. Nor had they informed Mrs V. of the outcome of any such assessment.

Even assuming, however, that some sort of risk assessment had taken place, albeit informally, on each or at least some of the relevant occasions, that assessment had not been autonomous, proactive or comprehensive, as those requirements had been explained in *Kurt v. Austria* [GC]. Perhaps most importantly, the ensuing internal investigation had found no contemporaneous evidence that, following Mrs V.'s complaint in which she had mentioned that Mr V. had a handgun, the police had checked whether he or any companies associated with him had been granted any firearms licences. Nor had they taken any other steps to check whether he had had a handgun, or taken any steps in that respect when they had received the interim protection order against Mr V., despite domestic operational guidance to that effect.

None of those omissions had been remedied by the prosecuting authorities. They appeared to have taken their two successive decisions not to open criminal proceedings against Mr V. solely on the basis of the written reports by the police. Moreover, although the two decisions had been taken by the same office a few days apart from each other, there did not appear to be any attempt to coordinate the work of the prosecutors in charge of each case. In particular, there did not appear to have been an attempt to analyse whether the relatively rapid succession of incidents involving threatening behaviour by Mr V. towards Mrs V. had suggested that she might be at risk from his future conduct.

Regarding the emergency call a day before Mrs V.'s death, it was unclear why the call handler who had

taken it had assumed that no immediate response had been necessary.

(c) *Whether the authorities knew or ought to have known that there was a real and immediate risk to the life of Mrs V* – Had the authorities carried out a proper risk assessment, in particular on 17 August 2017, they likely would have appreciated, based on the information available to them at the time, that Mr V. could pose a real and immediate risk to the life of Mrs V., as those notions were to be understood in the context of domestic violence.

The domestic court had found Mrs V.'s allegations about one incident sufficiently credible to issue an interim protection order in her favour the day after she had brought protection-order proceedings. It was significant that under Bulgarian law, such an order might only be issued if indications existed of a direct and immediate risk to the victim's life or health. Perhaps more importantly, on 17 August 2017, Mrs V. had credibly complained, by way both of a call to the national emergency number and of a written complaint, that Mr V. had breached the terms of the final protection order in her favour.

The authorities thus ought to have appreciated the reality and immediacy of the risk to her life. The fact that they had not appeared to have been, at least in part, due to the lack of specific training of the relevant officers. Those who had taken charge of Mrs V.'s complaints had apparently not been specifically trained on the dynamics of domestic violence, as required under the Court's case-law.

(d) *Whether the authorities took preventive measures which were adequate in the circumstances* – The only operational measures taken to protect Mrs V. had been the interim and final protection orders issued in her favour, which had then remained without any tangible effect.

The Bulgarian authorities could, consistently with the powers they had, have taken various steps, including through seizing the handgun and charging Mr V. for unlawful possession of a firearm; arresting and charging Mr V. for breaching the terms of the protection order against him; or placing Mrs V. under some form of police protection, especially in the light of her final complaints. The ensuing internal investigation had recommended that disciplinary action be taken against a number of officers for their failure to work diligently on Mrs V.'s case. The authorities had failed to take any measures at their disposal which, judged reasonably, they might have been expected to avoid the risk posed by Mr V. to Mrs V.'s life. Nor had the authorities sought to somehow coordinate their actions in that respect.

Conclusion: violation (unanimously).

Article 14 read in conjunction with Article 2: The applicants had also complained that the failure of the authorities to take sufficient measures to protect Mrs V.'s life had not been an isolated occurrence, but had been due to her being a woman and to the authorities' general complacency towards violence against women.

The Court first examined whether there was *prima facie* evidence that domestic violence affected mainly women, and that the general attitude of the authorities had created a climate conducive towards such violence, which would shift the burden of proof onto the respondent State to show what remedial measures it had taken to redress the disadvantage associated with sex.

As in all member States of the Council of Europe, domestic violence in Bulgaria predominantly affected women. However, no evidence had been presented to suggest that the domestic authorities sought to dissuade women who fell victim to such violence from complaining about it, or that the courts systematically delayed the issue of protection orders. The authorities did not collect and keep comprehensive statistics about the manner in which the law-enforcement authorities handled domestic-violence cases, which was a serious omission. The applicants had attempted to back their assertion with statistical data, but the statistics which they had presented were not in themselves sufficient to corroborate their assertion. Incomplete statistics could not serve as a proper basis for the sweeping conclusion contended for. Nor was the Court persuaded that the other kinds of evidence – namely, three international reports – to which the applicants had pointed had been sufficient to substantiate their assertion that the authorities had remained generally complacent in such cases.

It also could not be said that at the relevant time Bulgarian law had wholly failed to address the problem of domestic violence, or that, overall, it had placed undue obstacles in the way of women who had wished to complain of such violence. In the present case, the law had given the authorities sufficient tools to take measures to protect Mrs V.

As for the non-ratification of the [Council of Europe Convention on preventing and combating violence against women and domestic violence](#) ("the Istanbul Convention"), the Court was mindful of that Convention's importance for raising the standard in the field of protection of women from domestic violence and thus also for the realisation of *de jure* and *de facto* equality between men and women. Bulgaria's refusal to ratify the Istanbul Convention could thus be seen as lack of sufficient regard for the need to provide women with effective protection against domestic violence. However, the Court was not pre-

pared in the present case to draw conclusions from Bulgaria's refusal to ratify that Convention in 2018. The refusal had taken place months after Mrs V's killing and had been based on considerations unrelated to a reluctance to provide women with proper legal protection against domestic violence. It was in any event not for the Court to pronounce, directly or indirectly, on whether a Contracting State should ratify an international treaty, which was an eminently political decision.

In the light of the foregoing, the Court was not persuaded that the applicants had succeeded in making a *prima facie* case of a general and discriminatory passivity on the part of the domestic authorities with respect to domestic violence directed against women. The Court therefore had to examine whether there was any proof of anti-female bias by the officials dealing specifically with Mrs V's case.

The passivity of the Sofia police, although reprehensible and in breach of Article 2, could not in itself be seen as disclosing a discriminatory attitude on the part of the authorities. The police had carried out an internal investigation after Mrs V's death and that disciplinary action had then been taken against officers found to have neglected their duties in her case. That fact tended to suggest that the authorities had not looked upon the matter with indifference – although fuller information about the punishments imposed on the relevant police officers would have shed more light on that point.

Nor could it be said that the judicial response to Mrs V's killing had demonstrated a lenient attitude towards domestic violence. It was true that no charges had been brought against Mr V. with respect to his having breached the terms of the protection order in Mrs V's favour. However, he had been tried for aggravated murder and the unlawful possession of a firearm, the courts had dealt with the case against him quite quickly, and had given him an effective prison sentence of thirteen years and four months, which could hardly be seen as unduly lenient. They had also taken his conduct towards Mrs V. during the course of the months before her killing as an aggravating factor.

The above considerations, taken as a whole, led to the conclusion that in the circumstances of the present case there had been no breach.

Conclusion: no violation (unanimously).

Article 41: EUR 24,000 jointly in respect of non-pecuniary damage.

(See also *Opuz v. Turkey*, 33401/02, 9 June 2009, [Legal Summary](#); *Volodina v. Russia*, 41261/17, 9 July 2019, [Legal Summary](#); and *Kurt v. Austria* [GC], 62903/15, 15 June 2021, [Legal Summary](#))

Positive obligations (substantive aspect)/ Obligations positives (volet matériel)

Immediate and appropriate action by the authorities to trace a missing 18-year-old woman with schizophrenia and suicidal tendencies: no violation

Mesures immédiates et adaptées des autorités pour retrouver une schizophrène suicidaire de 18 ans disparue: non-violation

Gonçalves Monteiro – Portugal, 65666/16,
[Judgment/Arrêt](#) 15.3.2022 [Section IV]

(See below/Voir ci-après)

Effective investigation/Enquête effective

Lack of promptness and effectiveness of the investigation into the disappearance of a young woman with schizophrenia and suicidal tendencies: violation

Manque de célérité et d'effectivité de l'enquête sur la disparition d'une jeune schizophrène suicidaire: violation

Gonçalves Monteiro – Portugal, 65666/16,
[Judgment/Arrêt](#) 15.3.2022 [Section IV]

[English translation of the summary – Version imprimable](#)

En fait – R. était une jeune fille de 18 ans souffrant de schizophrénie, mais qui, au moment des faits, vivait de façon autonome grâce à un traitement médical. Le 17 février 2006, elle a disparu après que sa mère l'eut déposée pour prendre un bus scolaire. Son corps n'a jamais été retrouvé.

Le requérant, père de R., se plaint de l'omission des autorités de déployer des efforts suffisants pour la retrouver vivante et pour élucider les circonstances de sa disparition.

En droit – Article 2: Plus le temps passe sans que l'on ait de nouvelles d'une personne portée disparue, plus il est probable qu'elle soit décédée. Et les trois psychiatres entendus au cours de l'enquête ont unanimement dit qu'un risque immédiat de suicide pesait sur R. du fait de sa maladie. Dès lors, le décès de R. peut être présumé.

a) *Applicabilité* – La présente espèce se rapproche de l'affaire *Dodov c. Bulgarie*, qui portait sur la disparition d'une personne souffrant de la maladie d'Alzheimer. La Cour a considéré qu'il existait une situation potentiellement dangereuse, relevant de l'article 2, étant donné que la disparition avait eu lieu alors que la victime était hébergée dans une maison de retraite où elle avait besoin d'une surveillance constante. À l'inverse, R. n'était pas hos-

pitalisée. Au moment des faits, elle menait une vie assez ordinaire puisqu'elle résidait chez sa mère et allait au lycée. On peut, malgré tout, considérer qu'un risque réel et immédiat pesait sur sa vie compte tenu de ses troubles psychiques et du fait que, depuis sa disparition, signalée aux autorités compétentes, elle ne prenait plus les médicaments qui lui permettaient de vivre de façon stable et autonome et d'éviter un éventuel passage à l'acte.

Conclusion: article 2 applicable.

b) *Volet matériel* – Il s'agira de déterminer si les autorités internes savaient qu'un risque réel et immédiat pesait sur la vie de R. et si elles ont réagi de façon prompte et adéquate pour prévenir la matérialisation de ce risque et, dès lors, pour la retrouver vivante.

Le requérant et son ex-épouse se sont rendus le 18 février 2006 au poste de police pour signaler la disparition de leur fille, en précisant ses troubles psychiques.

Le 19 février 2006 au soir, le requérant a fourni la police et à la police judiciaire (PJ) des informations plus précises sur la gravité de ses troubles psychiques appuyées par un message électronique de son psychiatre. Et il les a alertés qu'elle ne prenait plus ses médicaments depuis plus de 24 heures et que cela compromettait son équilibre mental. À ce moment-là, les autorités ont appris qu'un risque réel et immédiat pesait sur la vie de R.

Or, avant même leur prise de connaissance de ce risque, les autorités avaient déjà lancé un appel pour disparition d'une personne majeure souffrant de troubles mentaux auprès des forces de l'ordre. La police avait aussi immédiatement demandé au bureau SIRENE de saisir la disparition de R. dans le système d'information Schengen pour qu'elle fût recherchée à l'échelle européenne. Les troubles mentaux de la jeune fille et le caractère inquiétant de sa disparition apparaissent donc bien avoir été pris en considération dès le départ par la police.

Le 20 février 2006, la PJ a informé le parquet de la disparition de R. en lui demandant de prendre des mesures urgentes pour obtenir les données de localisation de son téléphone portable, demande ayant reçu une réponse favorable le 22 février. L'opérateur de téléphonie mobile a répondu à cette demande les 24 et 25 février 2006, en transmettant la localisation des antennes que le téléphone de R. avait activées les 17 et 18 février, ainsi que la liste des appels qu'il avait émis ou reçus, précisant par ailleurs que le téléphone portable avait perdu le signal réseau le 18 février 2006 à 14h46. Ainsi, à partir de cet instant, il n'était plus possible de localiser le téléphone portable de R.

Les 22 et 24 février 2006, la PJ a pris des mesures pour donner suite à deux signalements qui lui

avaient été transmis. Le 24 février, elle a également visionné les images de vidéosurveillance de l'endroit où R. avait été déposée par sa mère, et elle a aussi eu un échange avec le chauffeur du bus. En mars 2006, elle a pris contact avec les principaux hôpitaux et téléphoné aux camarades de R. Entre avril et octobre 2006, les autorités ont de nouveau réagi à des signalements. Enfin, en juin 2006, elles ont cherché R. dans un quartier de la ville où elle était descendue du bus et mené une enquête dans une autre ville.

Les mesures qui ont été prises consécutivement au signalement de la disparition de R. pour retrouver celle-ci vivante étaient adaptées aux circonstances de sa disparition. Ce constat tient également compte des réalités pratiques du travail quotidien des forces de police et du fait que le requérant menait parallèlement ses propres recherches, dont il signalait tout développement à la police.

La Cour comprend que le requérant aurait voulu que les autorités internes en fissent davantage pour retrouver sa fille. Cependant, eu égard aux circonstances de l'espèce, rien ne prouve que toute mesure supplémentaire qui aurait été destinée à prévenir la matérialisation du risque qui pesait réellement sur R. aurait été utile, vu le caractère imprévisible de celle-ci, selon les psychiatres entendues au cours de l'enquête pénale.

Il n'apparaît donc pas, en l'espèce, que les autorités internes ont manqué à l'obligation positive de protéger la vie de R.

Conclusion: non-violation (unanimité).

c) *Volet procédural* – Il importe de différencier dans la jurisprudence de la Cour l'obligation d'enquêter sur un décès suspect et celle d'enquêter sur une disparition suspecte. On ne saurait ramener une disparition à un acte ou à un événement «instantané»; l'élément distinctif supplémentaire que constitue le défaut ultérieur d'explications sur ce qu'il est advenu de la personne disparue et sur le lieu où elle se trouve engendre une situation continue. Par conséquent, l'obligation procédurale subsiste potentiellement tant que le sort de la personne concernée n'a pas été éclairci; l'absence persistante de l'enquête requise sera considérée comme emportant une violation continue. Il en est ainsi même lorsque l'on peut finalement présumer que la victime est décédée (voir *Varnava et autres c. Turquie* [GC]).

Il s'agit donc de savoir si face à l'hypothèse d'une mort de plus en plus probable, les autorités ont diligenté une enquête effective pour en déterminer les circonstances.

Le 22 février 2006, le parquet a ordonné l'ouverture d'une procédure pour disparition d'une personne.

La PJ a reçu les 24 et 25 février 2006 les données de localisation des antennes que le téléphone portable de R. avait activées les 17 et 18 février et, le 1^{er} mars 2006, l'opérateur de téléphonie a apporté des précisions concernant l'une de ces antennes. Malgré l'importance de ces informations, la PJ n'a pas engagé de mesures d'enquête pour y donner suite. En effet, elle n'a véritablement cherché à les comprendre et à les exploiter plus sérieusement qu'à partir de mai 2009, alors que l'hypothèse d'un suicide était apparue comme plausible dès novembre 2006, après l'audition de la psychiatre de R.

Ce n'est que quatre ans après la disparition de R., à la suite des éclaircissements qui avaient été apportés à la PJ par un agent de l'opérateur de téléphonie, qu'il a été possible de comprendre que le téléphone portable avait, pour la dernière fois, activé une antenne dans une ville et qu'il n'avait plus bougé après cela. En outre, ce n'est qu'à partir de ce moment-là qu'ont été prises des mesures concrètes à cet égard, notamment pour déterminer les conditions en mer le jour de la disparition de R. et pour rechercher s'il existait dans cette zone un puits dans lequel elle aurait pu tomber.

Bien que les amis de R. eussent été contactés par téléphone entre mars et novembre 2007, l'environnement familial et social de R. n'a vraiment été examiné qu'à partir de l'année 2009. Il aurait été important d'entendre les proches de R. plus tôt.

Les autorités n'ont pas ordonné une expertise scientifique qui leur aurait permis d'extraire des informations de l'ordinateur de R. et de compléter ainsi les recherches qui avaient été effectuées par le requérant. L'autorisation d'examiner la messagerie électronique de R. n'a été requise que le 30 décembre 2009. La chambre de R. n'a été fouillée que le 5 mai 2009, alors qu'elle avait déjà été transformée en espace de rangement et que la mère ne disposait plus que de quelques effets personnels qui avaient appartenu à sa fille.

L'enquête visant à déterminer les circonstances de la disparition de R. n'a été exhaustive et minutieuse qu'à partir de 2009. Or le retard avéré pris par les autorités d'enquête, alors que la thèse d'une mort par suicide apparaissait de plus en plus probable, a compromis l'obtention d'éléments matériels de preuve qui auraient pu permettre d'élucider les circonstances de cette disparition. Ainsi, l'enquête n'a pas répondu aux exigences de célérité et d'effectivité.

Conclusion: violation (unanimité).

Article 41 : 26 000 EUR pour préjudice moral.

(Voir *Dodov c. Bulgarie*, 59548/00, 17 janvier 2008, *Résumé juridique*, et *Varnava et autres c. Turquie* [GC], 16064/90 et al., 18 septembre 2009, *Résumé juridique*; voir aussi *Tahsin Acar c. Turquie* [GC], 26307/95, 8 avril

2004, *Résumé juridique*, et *Gaysanovac. Russie*, 62235/09, 12 mai 2016)

ARTICLE 3

Inhuman or degrading treatment/ Traitement inhumain ou dégradant

Fourteen days' administrative detention pending removal of an eight-year-old foreign national accompanied by his parents, in an unsuitable centre: violation

Rétention administrative durant quatorze jours dans le but d'éloignement d'un enfant étranger âgé de huit ans accompagné de ses parents dans un centre inadapté: violation

N.B. and Others/et autres – France, 49775/20, Judgment/Arrêt 31.3.2022 [Section V]

English translation of the summary – Version imprimable

En fait – Un couple et leur enfant, âgé de huit ans au moment des faits, de nationalité géorgienne, ont été placés en rétention administrative pendant quatorze jours dans le cadre de la mise en œuvre de leur éloignement forcé vers la Géorgie.

Les autorités ne les ont pas libérés à la suite de la décision de la Cour accueillant leur demande de mesures provisoires visant à faire cesser la rétention en vertu de l'article 39 de son règlement.

En droit

Article 3 (volet matériel) : Le requérant mineur était accompagné de ses deux parents durant la période de rétention. Cette circonstance n'est pas de nature à exonérer les autorités de leur obligation de protéger l'enfant mineur et de prendre des mesures adéquates au titre des obligations positives découlant de l'article 3. La situation de particulière vulnérabilité de l'enfant mineur est déterminante et prévaut sur la qualité d'étranger en séjour irrégulier de son parent.

S'agissant du critère relatif à l'âge de l'enfant, un enfant âgé de huit ans, qui ne peut être considéré comme ayant le discernement suffisant pour comprendre la situation de l'espèce, reste placé dans une situation de particulière vulnérabilité.

S'agissant du critère relatif aux conditions d'accueil, le centre de rétention est habilité à recevoir des familles. Dans l'affaire *A.M. et autres c. France*, la Cour a déjà relevé que: i) les annonces du centre diffusées par haut-parleur exposent les personnes retenues à de sérieuses nuisances sonores, et ii) la cour extérieure de la zone de vie dédiée aux familles est uniquement séparée par un simple grillage de la

zone réservée aux autres retenus permettant de voir tout ce qui s'y passe. En outre, si des équipements pour enfants et bébés y sont disponibles, le centre de rétention, mitoyen du centre pénitentiaire se caractérise par sa dimension sécuritaire omniprésente.

S'agissant du critère relatif à la durée de la rétention, les autorités nationales ont, dans un premier temps, mis en œuvre toutes les diligences requises pour exécuter au plus vite la mesure de transfert et limiter ainsi la durée de la rétention autant que possible. Le refus des requérants d'embarquer n'est pas déterminant quant à la question de savoir si le seuil de gravité prohibé est franchi à l'égard de l'enfant mineur.

La rétention d'un enfant mineur âgé de huit ans, dans les conditions existantes dans le centre de rétention, qui s'est prolongée pendant quatorze jours est excessive. Au vu de l'ensemble des motifs des ordonnances, alors même que le Code de l'entrée et du séjour des étrangers et droit d'asile prévoit qu'en la matière « l'intérêt supérieur de l'enfant doit être une considération primordiale », avant d'apprécier la légalité du placement initial et d'ordonner la prolongation de la rétention administrative pour une durée de vingt-huit jours dans le cadre du contrôle juridictionnel qu'il leur incombaît d'exercer, les juges n'ont pas suffisamment tenu compte de la présence de l'enfant et de son statut d'enfant mineur.

Ainsi, du fait de son jeune âge, des conditions de rétention dans le centre de rétention et de la durée du placement en rétention, les autorités compétentes ont soumis l'enfant mineur, à un traitement qui a dépassé le seuil de gravité requis par l'article 3.

Conclusion: violation (unanimité).

La Cour conclut aussi, à l'unanimité, à l'absence de violation de l'article 3 concernant les parents car, même si elle reconnaît que la rétention administrative des parents avec leur enfant mineur a pu créer un sentiment d'impuissance et leur causer angoisse et frustration, leur grief relatif à leur souffrance n'est pas étayé.

Article 34: Le Gouvernement a été informé de la mesure provisoire décidée par la Cour de faire cesser la rétention des requérants pour la durée de la procédure devant la Cour le vendredi 13 novembre 2020. Dès le lundi 16 novembre, la Cour fut avertie que la mesure provisoire indiquée n'avait pas été exécutée. Invité à présenter des commentaires sur ce sujet, le Gouvernement n'informa la Cour que le vendredi 20 novembre 2020 que les requérants avaient été éloignés le jour même, ce qui avait mis fin à leur rétention.

La rétention des requérants n'a pris fin que sept jours après la notification de la mesure provisoire.

En l'absence de toute justification quant à l'inexécution de la mesure provisoire, les autorités n'ont pas satisfait aux obligations qui leur incombaient en vertu de l'article 34.

Conclusion: violation (unanimité).

Article 41 : 5 000 EUR pour le préjudice moral subi par le requérant mineur.

(Voir aussi *A.B. et autres c. France*, 11593/12, 12 juillet 2016, *Résumé juridique*; *A.M. et autres c. France*, 24587/12, 12 juillet 2016, *Résumé juridique*, et *M.D. et A.D. c. France*, 57035/18, 22 juillet 2021)

Positive obligations (substantive aspect)/ Obligations positives (volet matériel)

Adequate and proportionate measures during Covid-19 pandemic protecting health of detained applicant, lacking a kidney, and limiting spread of virus in the prison: no violation

Mesures adéquates et proportionnées lors de la pandémie de Covid-19 visant à protéger la santé du requérant incarcéré, qui n'a qu'un seul rein, et à limiter la propagation du virus: non-violation

Fenech – Malta/Malte, 19090/20, Judgment/Arrêt 1.3.2022 [Section I]

[Traduction française du résumé – Printable version](#)

Facts – The applicant was arrested and, since 30 November 2019, has been detained on remand at the Corradino Correctional Facility (CCF), on charges of promoting, organising or financing an organisation with a view to committing a criminal offence, and complicity in wilful homicide. The applicant complained about his conditions of detention and that the authorities had not taken adequate measures to safeguard his life and health in view of his vulnerable status – he has one kidney – against any potential future Covid-19 infection in prison.

Law

Articles 2 and 3 – The applicant's complaint concerning the State's positive obligation to preserve his health and well-being in view of the Covid-19 pandemic

(i) **Applicability of Article 2** – In view of the worldwide figures of confirmed cases of Covid-19 and deaths reported to WHO, and without diminishing the seriousness of this sometimes deadly virus, the Court could not consider that individuals were a victim of an alleged violation of Article 2 without substantiating that in their own circumstances the acts or omissions of the State had or could have put their life at real and imminent risk. In the present

more than a year and a half after the start of the pandemic, the applicant had not been infected and vaccination had been made available to him as early as April 2021 – although it was not known if he had availed himself of this opportunity. In any event, even if he were to contract Covid-19, besides a Consultant Surgeon's report at the start of the pandemic, he had not provided any studies or relevant materials that gave a clear picture of the chances that a man of his age (early forties), lacking a kidney, would certainly or quite likely die of the disease, were he to be infected (pre- or post-vaccination). Thus, the Court could not speculate as to whether his condition in such case would be of a life-threatening nature attracting the applicability of Article 2.

Accordingly, although the applicability of Article 2 in certain Covid-19 related cases could not be excluded, in the circumstances of the present case, this provision was not applicable.

Conclusion: inadmissible (incompatible *ratione personae/materiae*).

(ii) *Article 3 (substantive)* – Regarding the obligation that States had to adequately ensure the health and well-being of prisoners under Article 3, the Court considered that given the nature of Covid-19, its well-documented effects and easy transmission, the authorities had to put certain measures in place aimed at avoiding infection, limiting the spread inside the prison, and providing adequate medical care in the case of contamination. Preventive measures had to be proportionate to the risk but without posing an excessive burden on the authorities in view of the practical demands of imprisonment and the novel global pandemic situation.

In this connection, the Court shared the considerations made by the WHO that in all countries, the fundamental approach to be followed was the prevention of introduction of the infectious agent into prisons or other places of detention, limiting the spread within the prison, and reducing the possibility of spread from the prison to the outside community. Countries had to prepare to respond to different public health scenarios, recognising that there was no one-size-fits-all approach to managing cases and outbreaks of Covid-19. Furthermore, the passage of time had brought along not only new variants, but also an extended scientific knowledge of the virus as well as relevant responses (both *via* vaccinations and medical treatment). All these factors had made it possible for Governments to adapt their policies and protocols to the changing circumstances. As this process was still ongoing, the Court could not lose sight of the challenges being posed by the constant evolution of this pandemic.

After the outbreak of Covid-19 internationally, for several months, CCF had effectively been put into lockdown whereby visitors of all kinds were not allowed in and the staff worked weekly shifts to avoid excessive exposure to outside factors. Those specific measures had certainly diminished the risk of wide-spread contamination within the prison thus preserving the health and safety of inmates and staff. In addition, general measures had been implemented such as regular disinfection, cleaning, mask wearing, provision of hand sanitiser and temperature checks for prisoners and prison guards alike, rapid and PCR testing, and quarantine periods whose duration had been decreased over time. Importantly vaccination against Covid-19 had been deployed within the prison in an extremely timely manner and by April 2021 all the inmates who wished so had been vaccinated. It was clear thus that the authorities had maintained their vigilance and adapted their protocols to the evolving situation. Moreover, there was no indication that the CCF was or is generally overcrowded, a factor which could enhance proliferation of the virus. In view of this, there was no pressing necessity to consider a greater use of alternatives to pre-trial detention, particularly for persons like the applicant accused of particularly serious crimes.

In so far as the applicant complained that he should have been protected from exposure more than other detainees, the Court noted that he was not the only prisoner who qualified as vulnerable. Given the practical demands of imprisonment and the novelty of the situation, the Court accepted that it might not have been possible to make arrangements for each one of them to be moved to safer quarters before any outbreak of infection in the prison. While provision should be made to allow prisoners at highest risk to be separated from others, the applicant had not shown that he fell within the category of the most vulnerable. Indeed, the applicant had not submitted that he was at any stage during his detention exposed to a Covid-19 positive individual and the mere fact that a group of detainees (none of whom was known to be positive for Covid-19) shared a dormitory and used the same medical, sanitary, catering and other facilities did not in itself raise an issue under Article 3.

Nor had there been any indication that the spread of the virus had not been, and continued not to be, limited *via* these measures, or that the contaminations had gone out of hand. Considering the spike in all European countries in cases due to the highly transmissible Omicron variant, it would be unrealistic to expect that a detainee would never come in contact with a positive person, even more so given that certain measures could only be kept in place

for as long as reasonably necessary (for example, the suspension of family visits).

Consequently, the Court considered that the authorities had put in place adequate and proportionate measures in order to prevent and limit the spread of the virus.

Lastly, even assuming that the applicant contracted Covid-19 while in prison, there was no indication that qualified assistance would not be available.

In these circumstances it could not be said that the authorities had failed to secure his health, or that he had been subjected to distress or hardship of an intensity exceeding the unavoidable level of suffering inherent in detention.

Conclusion: no violation (unanimously).

Article 3 – The applicant's complaint as to his conditions of detention

This concerned two consecutive periods.

(i) *From 30 November 2019 to 3 January 2020 (detention in a single cell in relative social isolation)* – Bearing in mind the limited stringency of the measure, its duration, the objective pursued, and the conditions in which it was imposed, as well as the lack of significant effects on the applicant, the Court, based on the material before it, could not find that the applicant's situation during the first period of his detention amounted to treatment contrary to Article 3.

Conclusion: no violation (unanimously).

(ii) *From 4 January 2020 onwards (detention in a dormitory)* – There had also been no breach of Article 3 in relation to this period taking into account the material conditions but also the restrictions (no access to the gym, his family, church – mass – or other activities) that had been put in place for a limited time within a very specific context, namely during a public health emergency, for significant health considerations, not only on the applicant and all prison detainees, but on society at large. Indeed, the Court had already noted that the Covid-19 pandemic was liable to have very serious consequences not just for health, but also for society, the economy, the functioning of the State and life in general, and that the situation should therefore be characterised as an "exceptional and unforeseeable context". Further, when family visits had been suspended, alternative measures had been put in place allowing the applicant to maintain regular contact with his family (calls via Skype once a week and regular phone calls throughout the relevant period). This had been a situation endured by persons at liberty all over the world, and the applicant was no exception.

Conclusion: no violation (unanimously).

(See also *Fenech v. Malta* (dec.), 19090/20, 23 March 2021, [Legal Summary](#); *Terheş v. Romania* (dec.), 49933/20, 13 April 2021, [Legal Summary](#); and *Ünsal and Timtik v. Turkey* (dec.), 36331/20, 8 June 2021)

ARTICLE 6

Article 6 § 1 (civil)

Civil rights and obligations/Droits et obligations de caractère civil

Access to court/Accès à un tribunal

Lack of judicial review of premature termination ex lege, after legislative reform, of a serving judge's mandate as member of the National Council of the Judiciary: violation

Absence de contrôle juridictionnel de la cessation prématurée, ex lege, consécutive à une réforme législative, du mandat de membre du Conseil national de la magistrature d'un juge en exercice de la Cour administrative suprême : violation

Grzeda – Poland/Pologne, 43572/18, Judgment/Arrêt 15.3.2022 [GC]

[Traduction française du résumé](#) – [Printable version](#)

Facts – The applicant is a judge of the Supreme Administrative Court. In 2016, in accordance with the relevant provisions of the Constitution and the applicable legislation at the time, he was elected by the General Assembly of Judges of that court with the participation of the Representatives of the General Assemblies of Judges of the Regional Administrative Courts, for a four-year term as a member of the National Council of the Judiciary (NCJ). However, his term of office as a member of the NCJ was ended prematurely in 2018, following the entry into force of new legislation in the context of wide-scale judicial reform. In particular, the Act Amending the Act on the NCJ of 2017 ("the 2017 Amending Act") provided that judicial members of the NCJ were no longer be elected by judges but by the *Sejm* (section 9), and that the terms of office of the NCJ's judicial members elected on the basis of the previous provisions would continue until the day preceding the beginning of the term of office of its new members (section 6). Thus, when the *Sejm* elected 15 judges as new members of the NCJ on 6 March 2018, the applicant's term of office as a judicial member of the NCJ was terminated *ex lege* without any official prior notice. The applicant complains that he was denied access to a court in order to contest this measure.

Law – Article 6 § 1: In making its assessment, the Court took into account its judgments against Poland relating to the reorganisation of the judicial system (*Xero Flor w Polsce sp. z o.o., Broda and Bojara and Reczkowicz*), the rulings of the Polish Constitutional Court, Supreme Court and Supreme Administrative Court, and the Court of Justice of the European Union (CJEU), as well as multiple reports and assessments by European and international institutions.

(a) *Applicability* – The present case raised a novel issue, namely the question whether Article 6 § 1 under its civil head was applicable to a dispute arising out of the premature termination of the applicant's term of office as a judicial member of the NCJ, while he still remained a serving judge.

(i) *Existence of a right* – In light of the domestic legal framework in force at the time of his election and during his term of office, the applicant could arguably claim an entitlement under Polish law to protection against removal from his position as a judicial member of the NCJ during that period. In particular, having regard to Article 187 § 3 of the Constitution which provided for and protected the four-year term of the elected members of the NCJ, there was in domestic law an arguable right for a judge elected to the NCJ to serve a full term of office, save for the exhaustively enumerated statutory exceptions which either related to objective inability to hold such office or stemmed from the member's own decision or initiative. The applicant's claim to be entitled to serve his full term as a NCJ's judicial member also found support in the fact that the NCJ was a body mandated by the Constitution to safeguard the independence of courts and judges.

The Government had maintained that the termination of the applicant's term of office, as provided for in the 2017 Amending Act, was prompted by the need to implement the Constitutional Court's judgment of 20 June 2017, which had held that the term of office of all elected members of the NCJ should have been of a joint nature, i.e. starting and ending on the same date, and not of an individual one. However, and in the first place, the validity and legitimacy of that judgment was called into question due to the presence on its five-judge bench of two judges, whose election had been vitiated by grave irregularities (in light of the Court's findings in *Xero Flor w Polsce sp. z o.o.* and the relevant findings of the Polish Supreme Court). Secondly, and in any event, the impugned judgment neither specifically required the early termination of the term of office of the NCJ's sitting judicial members, nor identified any extraordinary, constitutionally valid reasons that could exceptionally justify such a measure; it thus did not and could not put an end

to their term of office. Thirdly, its premature termination clearly raised an issue of proportionality. In fact, alternative measures could have been taken which would have achieved the declared purpose, without breaching the constitutional rule of the four-year term of office. Lastly, as pinpointed by the Supreme Court on several occasions, by adopting the impugned judgment the Constitutional Court contradicted its own findings on the matter and disregarded its case-law requiring that changes to the status of members of constitutional bodies either be accompanied by an appropriate adjustment period or apply from the beginning of a new term of office.

The fact that the applicant's term of office had been terminated *ex lege* on the date of election of new members of the NCJ could not be regarded as removing, retrospectively, the arguability of the right that he could claim under the rules in force at the time of his election. Since it was this new legislation (the 2017 Amending Act) which had set aside the former rules, it constituted the object of that very "dispute" in regard to which the Article 6 § 1 fair-hearing guarantees were arguably to apply. In the circumstances of the present case, the question whether a right existed under domestic law could not therefore be answered on the basis of the new legislation.

There had thus been a genuine and serious dispute over a "right", namely, to serve a full term of four years as a judicial member of the NCJ, which the applicant could claim on arguable grounds under domestic law.

(ii) *Civil nature of the right* – The Court applied the test developed in the judgment *Vilho Eskelinen and Others v. Finland* [GC] and comprising two cumulative conditions, which, if fully satisfied, would rebut the presumption of the applicability of Article 6. The Court left open the question regarding the first condition, since in any event, the second condition had not been met. Accordingly, Article 6 § 1 was applicable under its civil head.

(a) *The first condition (whether domestic law expressly excluded access to a court for the post or category of staff in question)* – In view of the novel aspect of the case (it concerned not the principal activity of a judge, but his membership of the NCJ) as well as its more prominent public law features, the Court considered that it was appropriate to further develop the first condition. This condition was deliberately strict, and thus seldom satisfied, which sufficed to find that Article 6 was applicable, without considering the second limb of the test. The Court, however, considered that a straightforward application of the first condition would not be entirely apt in all situations. It was therefore prepared to accept that

it could be regarded as fulfilled where, even without an express provision to this effect, it had been clearly shown that domestic law excluded access to a court for the type of dispute concerned. Thus, first of all, this condition was satisfied where domestic law contained an explicit exclusion of access to a court. Secondly, it might also be satisfied where the exclusion in question was of an implicit nature, in particular where it stemmed from a systemic interpretation of the applicable legal framework or the whole body of legal regulation.

(B) *The second condition (whether the exclusion from access to court was justified on objective grounds in the State's interest)* – According to the approach adopted in *Vilho Eskelinen*, the mere fact that the applicant was in a sector or department which participated in the exercise of power conferred by public law was not in itself decisive.

In order for national legislation excluding access to a court to have any effect under Article 6 § 1 in a particular case, it had to be compatible with the rule of law which required, *inter alia*, that any interference must in principle be based on an instrument of general application. Section 6 of the 2017 Amending Act could not be regarded as such an instrument since it was directed at a specific group of fifteen clearly identifiable persons – judicial members of the NCJ elected under the previous regulation, including the applicant – and its primary purpose was to remove them from their seats on that body. The Court had already held that laws which were directed against specific persons were contrary to the rule of law.

The examination of the second condition had to take due account of the fact that the present case was closely related to judicial independence, since the NCJ was tasked with its safeguarding. One of the key manifestations of the NCJ's role in this respect was its exclusive competence to propose candidates for appointment (initial and promotion) at every level of the judiciary and to every type of court. The effective exercise of its essential constitutional role therefore required NCJ's autonomy *vis-à-vis* the political branches of State power. The removal, or threat of removal, of a NCJ's judicial member during his or her term of office had the potential to affect the personal independence of that member in the exercise of his or her NCJ duties. By extension, its mission to safeguard judicial independence might also be adversely affected, and this would raise a number of rule-of-law issues, including those pertaining to the safeguarding of rights enshrined in and protected by the Convention. In this context, the Court had regard to the following considerations. First, all Contracting Parties to the Convention had explicit, formal guarantees of judicial independence in their laws, whether of

constitutional or of statutory rank. Second, judicial independence was a condition *sine qua non* for the right to a fair hearing under Article 6. Third, judicial independence was operationalised in the persons who were vested with judicial power.

In this regard, the Court recalled its case-law concerning the special role in society of the judiciary as the guarantor of justice and the need to protect its members against any measures that could threaten their judicial independence and autonomy. Given the role played by judicial councils, the same considerations should also apply as regards the tenure of judges, such as the applicant in the present case, who were elected to serve on them because of their status. In this connection, judicial independence had to be understood in an inclusive manner and apply not only to a judge in his or her adjudicating role, but also to other official functions that a judge might be called upon to perform that were closely connected with the judicial system.

The requirement to ensure the independence of judicial councils was confirmed in recommendations of the Committee of Ministers as well as by other organs of the Council of Europe. Under the relevant Council of Europe standards, a judicial council's autonomy in matters concerning judicial appointments must be protected from encroachment by the legislative and executive powers and its independence must be guaranteed. Furthermore, it was recommended that no less than half of the members of judicial councils should be judges chosen by their peers.

While there existed a widespread practice, endorsed by the Council of Europe, to put in place a judicial council as a body responsible for selection of judges, there was no explicit requirement in the Convention to this effect. In the Court's view, whatever system was chosen by member States, they had to abide by their obligation to secure judicial independence. Consequently, where a judicial council was established, the State's authorities should be under an obligation to ensure its independence from the executive and legislative powers in order to, *inter alia*, safeguard the integrity of the judicial appointment process. States were free to adopt such a model as a means of ensuring judicial independence but they could not instrumentalise it so as to undermine that independence.

There existed a clear link between the integrity of the judicial appointment process and the requirement of judicial independence in Article 6 § 1. Having regard to the above, the doubts it expressed as to the Constitutional Court's judgment of 20 June 2017 and its relevant findings in *Reczkowicz*, as well as the domestic rulings of the Supreme Court and Supreme Administrative Court on the lack of in-

dependence of the NCJ, the Court found that the fundamental change in the manner of electing the NCJ's judicial members (by the *Sejm* instead of by the assemblies of judges) considered jointly with the early termination of the terms of office of the previous judicial members meant that its independence was no longer guaranteed.

While the Convention did not prevent States from taking legitimate and necessary decisions to reform the judiciary, any reform should not result in undermining the independence of the judiciary and its governing bodies. In the light of the principles of subsidiarity and shared responsibility, the Contracting Parties' task of ensuring judicial independence was of crucial importance, as the Convention system could not function properly without independent judges.

Having regard to all the foregoing considerations, the applicant's exclusion from access to a court could not be justified on objective grounds in the State's interest. The applicant's position as an elected judicial member of the NCJ, the body with constitutional responsibility for safeguarding judicial independence, had been prematurely terminated by operation of the law in the absence of any judicial oversight of the legality of this measure. The exclusion of the applicant from a fundamental safeguard for the protection of an arguable civil right closely connected with the protection of judicial independence could not be regarded as being in the interest of a State governed by the rule of law. Members of the judiciary should enjoy – as do other citizens – protection from arbitrariness on the part of the legislative and executive powers, and only oversight by an independent judicial body of the legality of a measure such as removal from office was able to render such protection effective. In other words, the second condition of the *Vilho Eskelinen* test had not been met.

Conclusion: Article 6 § 1 applicable.

(b) *Merits* – Referring, in particular, to the importance of the NCJ's mandate to safeguard judicial independence and the link between the integrity of the judicial appointment process and the requirement of judicial independence, the Court considered that similar procedural safeguards to those that should be available in cases of dismissal or removal of judges should likewise be available where, as in the present case, a judicial member of the NCJ had been removed from his position. The Court further emphasised the need to protect a judicial council's autonomy, notably in matters concerning judicial appointments, from encroachment by the legislative and executive powers, and its role as a bulwark against political influence over the judiciary. In assessing any justification for ex-

cluding access to a court with regard to membership of judicial governance bodies, it was necessary to take into account the strong public interest in upholding the independence of the judiciary and the rule of law. The Court also had regard to the overall context of the various reforms undertaken by the Polish Government – of which the present case reflected one problematic aspect. The whole sequence of events in Poland vividly demonstrated that successive judicial reforms were aimed at weakening judicial independence, starting with the grave irregularities in the election of judges of the Constitutional Court in December 2015, then, in particular, remodelling the NCJ and setting up new chambers in the Supreme Court, while extending the Minister of Justice's control over the courts and increasing his role in matters of judicial discipline. As a result, the judiciary – an autonomous branch of State power – had been exposed to interference by the executive and legislative powers and thus had substantially weakened. The applicant's case was one exemplification of this general trend. Consequently, on account of the lack of judicial review in this case the respondent State had impaired the very essence of the applicant's right of access to a court.

All Contracting Parties should abide by the rule of law standards and respect their obligations under international law, including those voluntarily undertaken when they ratified the Convention, which was essentially a rule of law instrument. While the present case involved a number of domestic constitutional issues, under the Vienna Convention on the Law of Treaties, a State could not invoke its domestic law, including the constitution, as justification for its failure to respect its international law commitments.

Conclusion: violation (sixteen votes to one).

Article 41: finding of violation sufficient in respect of non-pecuniary damage.

(See *Vilho Eskelinen and Others v. Finland* [GC], 63235/00, 19 April 2007, [Legal Summary](#); *Xero Flor w Polsce sp. z o.o. v. Poland*, 4907/18, 7 May 2021, [Legal Summary](#); *Broda and Bojara v. Poland*, 26691/18 and 27367/18, 29 June 2021; and *Reczkowicz v. Poland*, 43447/19, 22 July 2021, [Legal Summary](#))

Article 6 § 1 (criminal/pénal)

Fair hearing/Procès équitable

Applicant's conviction based on his statements and those of co-accused, having been given at initial stage of investigation without access to a lawyer, pursuant to the applicable law: violation

Condamnation du requérant reposant sur ses déclarations et celles de son coaccusé réalisées dès le stade initial de l'enquête sans la présence d'un avocat en application de la loi: violation

Tonkov – Belgium/Belgique, 41115/14, Judgment/Arrêt 8.3.2022 [Section III]

(See Article 6 § 3 (c) below/Voir l'article 6 § 3 c) ci-dessous, [page 22](#))

Fair hearing/Procès équitable

Trial fairness undermined through failure to inform of charges and provide legal assistance to applicant questioned as a witness, while being already under investigation and suspected: violation

Manque d'équité d'un procès résultant d'un défaut de notification de chefs d'accusation et d'assistance juridique au requérant interrogé en qualité de témoin alors qu'il faisait déjà l'objet d'une enquête et de soupçons: violation

Bjarki H. Diego – Iceland/Islande, 30965/17, Judgment/Arrêt 15.3.2022 [Section III]

(See Article 6 § 3 (a) below/Voir l'article 6 § 3 a) ci-dessous, [page 20](#))

Article 6 § 2

Presumption of innocence/Présomption d'innocence

Criminal acquittal issued after court of appeal judgment establishing civil liability for the same conduct and relied upon before cassation court to contest that liability: Article 6 § 2 applicable

Relaxe au pénal prononcée après un arrêt de cour d'appel ayant établi la responsabilité civile de l'intéressé pour les mêmes faits, invoquée ensuite devant la Cour de cassation pour contester ladite responsabilité: article 6 § 2 applicable

Diamantopoulos – Greece/Grèce, 68144/13, Decision/Décision 8.3.2022 [Section I]

[Traduction française du résumé](#) – [Printable version](#)

Facts – The Athens Court of Appeal established the applicant's civil liability for perjury and slanderous defamation and ordered him to pay compensation. The applicant lodged an appeal on points of law with the Court of Cassation (civil law chamber). While this was pending, the Athens Criminal Court of First Instance assessed the applicant's criminal liability on the same facts for perjury and slanderous

defamation and acquitted him by a final judgment. Relying on this judgment, the applicant then put forward at the Court of Cassation a plea in law relating to the violation of the presumption of innocence by the civil appellate court. The Court of Cassation did not examine this plea as the applicant had invoked it in his written observations before the hearing and not by a separate supplementary grounds document, as required by Article 569 § 2 of the Code of Civil Procedure. The appeal was dismissed on points of law.

Law – Article 6 § 2

(a) **Applicability** – It was the second aspect of Article 6 § 2 that came into play, the role of which was to prevent the principle of the presumption of innocence from being undermined after the relevant criminal proceedings had been concluded either by way of discontinuation or acquittal. The question to be examined therefore was whether the civil proceedings which had ended with the Court of Cassation's judgment had been linked to any prior criminal proceedings. The Court replied in the affirmative. In particular, the final acquittal judgment in the criminal case against the applicant had been issued after the appellate court's judgment, and the Court of Cassation, as the highest domestic civil court, had been the only judicial body which could have possibly examined any argument relating to the consequences of the acquittal judgment as regards the compensation case. Indeed, under domestic law and in the light of the domestic case-law, it would not have been incompatible with its power of review to examine the consequences for the civil proceedings of a criminal acquittal judgment. The conduct of the applicant examined in the civil and the criminal proceedings had been identical. The Government had stated explicitly in their observations that the Court of Cassation would have assessed the observance of the presumption of innocence if this plea had been formulated in an admissible way as a separate supplementary ground to his appeal on points of law. Consequently, the fact that it had not been examined as it had not been submitted in an admissible way did not preclude the applicability of Article 6 § 2.

Conclusion: Article 6 § 2 applicable.

(b) **Admissibility (exhaustion of domestic remedies)** – Article 569 § 2 of the Code of Civil Procedure laid down specific procedural steps that had to be followed for submitting supplementary grounds to an appeal on points of law. The rules governing those formal steps to be taken were aimed at ensuring the proper administration of justice and compliance, in particular, with the principle of legal certainty and the equality of arms. The applicant had been represented by a lawyer during the entire proceed-

ings and should have expected that the relevant procedural rules had to be respected. Moreover, he did not provide any explanation as to why he had failed to submit the grounds of appeal in the form of supplementary grounds even though the thirty-day time-limit for their submission had not expired when he had invoked the plea in his observations. Nor was there anything in the material before the Court indicating, as argued by the applicant, that the Court of Cassation could or should have examined of its own motion the presumption of innocence notwithstanding the means by which it was put forward. The domestic legislation as it stood at the relevant time did not impose an obligation on the part of the Court of Cassation to examine that ground of appeal without the relevant preconditions being met. The applicant had not produced any case-law demonstrating that the Court of Cassation had ever done so. On the contrary, that court had already held that the presumption of innocence was activated only if the applicant relied on and adduced a criminal acquittal judgment at the civil court. In this respect the present case thus differed from *Kapetanios and Others v. Greece*, in which the applicants had relied on the acquittal judgments in accordance with the procedural requirements at the highest court.

Conclusion: inadmissible (non-exhaustion of domestic remedies).

(See also *Allen v. the United Kingdom* [GC], 25424/09, 12 July 2013, [Legal Summary](#); *Kapetanios and Others v. Greece*, 3453/12 et al., 30 April 2015, [Legal Summary](#); and *Ilias Papageorgiou v. Greece*, 44101/13, 10 December 2020)

Article 6 § 3 (a)

Information on nature and cause of accusation/Information sur la nature et la cause de l'accusation

Trial fairness undermined through failure to inform of charges and provide legal assistance to applicant questioned as a witness, while being already under investigation and suspected: violation

Manque d'équité d'un procès résultant d'un défaut de notification de chefs d'accusation et d'assistance juridique au requérant interrogé en qualité de témoin alors qu'il faisait déjà l'objet d'une enquête et de soupçons: violation

Bjarki H. Diego – Iceland/Islande, 30965/17, Judgment/Arrêt 15.3.2022 [Section III]

[Traduction française du résumé](#) – [Printable version](#)

Facts – The applicant, a lawyer, had been a director of the loan division and a member of the group credit committee of Kaupthing Bank, one of three banks that collapsed when the global liquidity crisis hit the Icelandic banking sector in the autumn of 2008. He was indicted and convicted for fraud by abuse of position in one of the post-crisis prosecutions.

Law – Article 6 §§ 1 and 3 (a) and (c)

(a) *Whether there was a "criminal charge"* – The applicant had been one of eight individuals whose telephones had been tapped, pursuant to warrants, for two months prior to his questioning on 14 May 2010 as a witness in relation to one of the investigations referred to by the Special Prosecutor. Although not being officially declared a suspect for the purposes of that interview, contemporaneous documentation submitted to the Court revealed that the Special Prosecutor had taken the action of tapping the applicant's telephones, in relation to several investigations pertaining to Kaupthing's activities – including the ones which had ultimately led to his prosecution-, as a result of a suspicion that the applicant had taken part in decisions concerning allegedly criminal conduct in the matters under investigation. That was sufficient for the Court to conclude that the applicant had at that time been affected by actions taken by the authorities as a result of a suspicion against him, and that therefore a "criminal charge" against him existed for the purposes of Article 6. Consequently, the applicant should have been afforded the protection of the criminal limb of that provision as of 14 May 2010 at the latest, including the specific rights afforded to the defence pursuant to Article 6 § 3.

(b) *The requirements of Article 6 § 3 at the investigative stage* – Although at the outset of the 14 May 2010 interview, the applicant had been informed of the subject of the investigation, his obligation to testify truthfully and of his right not to incriminate himself, he had not been informed that the charges under investigation had been directed at him among others. He had only been informed of the relevant charges later on. This failure had to be assessed in the light of the more general right to a fair hearing under Article 6 § 1 and had to be addressed in the assessment of the overall fairness of the proceedings.

Furthermore, during that interview there had been a failure to provide the applicant with legal assistance. He had not been notified of his right to be accompanied by legal counsel; and it could not be inferred from the fact that he had not made such a request that he had waived his right to legal counsel during the interview, since the requirements under the Court's case-law for the waiver of Article 6 fair-trial rights had clearly not been met. That restriction

had stemmed simply from the applicant's classification at that time as a witness rather than a suspect. It had not as such been the result of a purposeful decision to the effect of restricting access for a specific purpose pursuant to legislation allowing for such restrictions in exceptional circumstances. There had thus been no "compelling reasons" for the temporary restriction on his right to legal assistance. In the absence of such reasons, the Court had to apply very strict scrutiny in its assessment of the impact of this failure on the overall fairness of the criminal proceedings against the applicant, taking into account the relevant factors enumerated in its case-law. More specifically, the applicant had not been particularly vulnerable on account of his age or mental capacity and had not been in police custody; he could have therefore freely conferred with legal counsel both before and after his interview. These elements served to decrease the unfairness of the delay in access to legal advice. Although the applicant's knowledge of the law might have put him at less of a disadvantage than other suspects in a similar situation, it did not deprive him of the defence rights protected by Article 6 § 3 and did not have a significant effect on the assessment of the alleged unfairness of the proceedings.

In its case-law, the Court has sometimes given weight to whether or not the applicant made incriminating statements in an interview during which his or her defence rights were not properly ensured; whether the interview was submitted as evidence before the domestic courts; and whether or not the applicant subsequently had the chance to retract or contest the statements. However, in the particular circumstances of the present case and owing to the factually complex, financial nature of the charges, concerning an area of law where illegality and criminal responsibility were often not clear-cut issues, these elements could not be established so clearly and as a result it could not be readily determined whether or not the applicant's answers during the course of the interview constituted directly incriminating statements. Notwithstanding, the privilege against self-incrimination was not confined to actual confessions or to remarks which were directly incriminating; for statements to be regarded as self-incriminating it was sufficient for them to have substantially affected the accused's position. Moreover, and importantly, the prosecution had been tapping the applicant's telephone for over two months prior to the 14 May 2010 interview in connection with, *inter alia*, the very investigation which had served as the basis for the applicant's subsequent prosecution. In the light of the very strict standard of scrutiny applied in these circumstances, the Government had failed to demonstrate convincingly that these investigative measures, viewed as a whole, had not

undermined the overall fairness of the proceedings against the applicant, taking account of the nature and scope of the charges levelled against him and the particular situation of his case.

Even though the applicant had challenged before the Supreme Court, his questioning as a witness whilst having already been suspected of criminal offences, that court did not address this particular issue in its judgment. The applicant had not therefore been provided with a possibility of remedying a situation that was contrary to the requirements of the Convention. Consequently, the Court did not have the benefit of an assessment by the domestic courts as to whether and to what extent these particular circumstances of the applicant's interview had affected the fairness of his trial.

Accordingly, the Government had not discharged the burden to convincingly demonstrate that the overall fairness of the applicant's trial had not been irretrievably prejudiced by the failure to inform him of the charges against him and by the delay in his access to legal advice.

Conclusion: violation (unanimously).

The Court also found, unanimously, no violation of Article 6 § 1 in respect of the requirement of an independent and impartial tribunal, on the basis of *Sigriður Elín Sigfúsdóttir v. Iceland* (41382/17, 25 February 2020), that one of the Supreme Court Justice's financial losses due to Kaupping's collapse – these being very minimal – as well as those due to the collapse of another bank, did not suffice to raise doubts as to his objective impartiality in the applicant's case.

Article 41: The finding of a violation constituted sufficient just satisfaction in respect of any non-pecuniary damage. In this connection the Court also observed that the Current Procedure Act, when certain conditions were fulfilled, allowed the reopening of criminal proceedings that had been terminated by a final judgment given by the Court of Appeal or the Supreme Court.

(See also *Sejdovic v. Italy* [GC], 56581/00, 1 March 2006, [Legal Summary](#); *Simeonovi v. Bulgaria* [GC], 21980/04, 12 May 2017, [Legal Summary](#); and *Beuze v. Belgium* [GC], 71409/10, 9 November 2018, [Legal Summary](#))

Article 6 § 3 (c)

Defence through legal assistance/Se défendre avec l'assistance d'un défenseur

Applicant's conviction based on his statements and those of co-accused, having been given at initial stage of investigation without access to a lawyer, pursuant to the applicable law: violation

Condamnation du requérant reposant sur ses déclarations et celles de son coaccusé réalisées dès le stade initial de l'enquête sans la présence d'un avocat en application de la loi: violation

Tonkov – Belgium/Belgique, 41115/14, Judgment/Arrêt 8.3.2022 [Section III]

English translation of the summary – Version imprimable

En fait – Une procédure pénale a été menée contre le requérant, un ressortissant bulgare, et son coaccusé qui ont été condamnés par la cour d'assises pour meurtre.

Les auditions et interrogatoires ont été menés sans consultation préalable ni présence physique d'un avocat dès le stade initial de l'enquête à un moment où le requérant était interrogé comme témoin. En outre, des déclarations faites par son coaccusé, recueillies sans la présence d'un avocat, ont été retenues par la cour d'assises dans les raisons motivant la condamnation du requérant. La Cour de cassation a rejeté les moyens que le requérant tirait d'une violation de l'article 6 §§ 1 et 3 c) de la Convention.

En droit – Article 6 §§ 1 et 3 c): L'ensemble de la présente procédure s'est déroulé après le prononcé de l'arrêt *Salduz c. Turquie* [GC] dans lequel la Cour posa, en règle, le droit d'accès à un avocat dès le premier interrogatoire d'un suspect par la police.

a) *Existence et ampleur des restrictions* – La Cour a déjà considéré que les restrictions en vigueur à l'époque étaient d'une ampleur particulière et que, résultant du silence de la loi et de l'interprétation qui en avait été faite par les juridictions internes, elles avaient une portée générale et obligatoire.

Le requérant n'a eu le droit de consulter un avocat, conformément à la loi, qu'une fois la décision de le placer en détention préventive prise par le juge d'instruction à la fin du premier interrogatoire.

Il a été entendu à une dizaine de reprises par la police et par le juge d'instruction au sujet des faits pour lesquels il a été condamné, sans la présence de son avocat. Et ce dernier n'a pas participé au test polygraphique. Le contact téléphonique postérieur avec l'avocat du requérant et sa présence durant l'interrogatoire récapitulatif ne sont pas de nature à relativiser l'ampleur des restrictions préalablement subies.

Ainsi, le requérant, qui pouvait prétendre à la protection de l'article 6 dès le stade initial de l'enquête, n'a pas bénéficié du droit d'accès à un avocat alors même qu'il était «accusé» au sens de cette disposition, et ce droit a été ensuite restreint tout au long de la phase d'instruction.

b) *Existence de raisons impérieuses et respect de l'équité globale de la procédure* – En l'absence de raisons impérieuses justifiant les restrictions litigieuses,

la Cour doit évaluer l'équité de la procédure en opérant un contrôle très strict. Il doit être d'autant plus strict que ces restrictions découlent de la loi applicable à l'époque et revêtaient par conséquent un caractère général et obligatoire. La charge de la preuve visant à démontrer de manière convaincante que le requérant a néanmoins bénéficié globalement d'un procès pénal équitable pèse sur le Gouvernement.

i. *La vulnérabilité alléguée du requérant* – Le requérant était un adulte établi depuis plusieurs années en Belgique avant son arrestation. S'il ne parlait pas le néerlandais, langue de la procédure, il a pu s'exprimer en bulgare et a bénéficié des services d'une interprète chaque fois qu'il a été entendu. Ainsi il n'était pas dans une situation de vulnérabilité particulière le distinguant d'autres inculpés.

ii. *Le dispositif légal encadrant la procédure antérieure à la phase de jugement* – Dès lors que le droit tel qu'appliqué à l'époque n'était pas compatible avec les exigences de l'article 6 § 3, ce ne sont pas des dispositions légales prévoyant *in abstracto* certaines garanties qui auraient pu assurer, à elles seules, l'équité globale de la procédure. Encore faut-il que leur application ait eu un effet compensatoire rendant la procédure équitable dans son ensemble.

Si le requérant a eu le droit de communiquer librement avec son avocat dès l'issue du premier interrogatoire avec le juge d'instruction, l'avocat n'a pas été prévenu, avant l'audition suivant le test polygraphique, des dates des auditions et des interrogatoires pour pouvoir les préparer à l'avance. Dans ces conditions, la libre communication avec l'avocat en dehors des auditions et interrogatoires n'était pas suffisante pour porter remède au défaut survenu au stade initial de l'enquête.

Si la présence de l'avocat du requérant lors de l'interrogatoire récapitulatif et le contact téléphonique à l'occasion de l'audition qui a suivi le test polygraphique, ont permis au requérant de bénéficier, pendant la phase d'instruction, de certaines interventions propres au conseil, elles n'ont pas eu un effet compensateur suffisant.

Ainsi l'application des garanties dont le requérant a bénéficié en vertu du dispositif légal à l'époque des faits ne suffisait pas à rendre la procédure équitable.

iii. *La nature des dépositions faites par le requérant en l'absence d'un avocat* – Si les déclarations du requérant ne comportaient pas d'aveux à strictement parler, il s'agissait de déclarations circonstanciées qui ont influé de manière déterminante sur la suite de la procédure.

Dès la phase initiale de l'enquête, le requérant a longuement parlé de sa relation avec la victime et de ce qu'il savait des faits. Lorsqu'il a été entendu

le jour de son arrestation, il s'est à nouveau livré de façon détaillée aux enquêteurs y compris sur ses problèmes financiers, ce qui a été retenu plus tard comme mobile du crime et a pesé dans sa condamnation. Il a également tenu des propos de nature à éveiller des soupçons sur sa réelle implication dans le déroulement des faits. De plus, et même si le droit en vigueur à l'époque prévoyait que l'intéressé devait donner son consentement pour y être soumis, le requérant a fourni des réponses, à l'occasion du test polygraphique, qui ont été considérées comme mensongères et retenues à sa charge.

iv. L'admissibilité des dépositions faites par le requérant en l'absence d'un avocat – Lors de la clôture de l'instruction et du renvoi du requérant devant la cour d'assises, la chambre des mises en accusation de la cour d'appel ne s'est pas penchée, le cas échéant d'office, sur les irrégularités procédurales en cause. Par conséquent, l'intégralité des procès-verbaux contenant les dépositions litigieuses faites par le requérant sans l'assistance d'un avocat est restée au dossier pénal.

Si le requérant a déposé, devant la cour d'assises, des conclusions par lesquelles il sollicitait, sur la base de la jurisprudence *Salduz*, que les procès-verbaux des auditions et des interrogatoires menés sans l'assistance d'un avocat soient écartés et les poursuites déclarées irrecevables, la cour d'assises a rejeté cette demande et a admis l'ensemble des procès-verbaux, considérant que le requérant pourrait encore jouir d'un procès équitable devant le jury.

S'il est vrai que la cour d'assises a examiné précisément chacun des procès-verbaux, elle a concentré son examen sur le fait que les interrogatoires et auditions n'avaient pas été coercitifs ni oppressifs et sur la circonstance que le requérant n'avait pas fait de déclarations pouvant être retenues à sa charge. La cour d'assises n'a ainsi tiré aucune conclusion de son constat selon lequel le requérant n'a fait usage de son droit à garder le silence qu'après le contact téléphonique avec son avocat. Par ailleurs, l'affirmation par la cour d'assises selon laquelle le requérant n'aurait rien dit de nature à être retenu à sa charge est contredite par l'acte d'accusation dont il ressort que les déclarations faites par le requérant dès le stade initial de l'enquête et les résultats du test polygraphique ont fourni aux enquêteurs une trame qui a inspiré l'accusation.

Ainsi les juridictions n'ont pas procédé à une analyse suffisante de l'incidence de l'absence d'un avocat sur la recevabilité des dépositions du requérant.

v. L'admissibilité des dépositions faites par le coaccusé en l'absence d'un avocat – La cour d'assises n'a pas examiné les arguments soulevés par le requérant au sujet de l'incidence de l'absence d'un

avocat sur la qualité des dépositions faites par le coaccusé, alors que la condamnation du requérant repose de façon déterminante sur celles-ci.

Postérieurement à la présente affaire, la Cour de cassation a considéré qu'un prévenu pouvait invoquer la méconnaissance du droit à l'assistance d'un avocat concernant des déclarations incriminantes faites par un coprévenu, lorsqu'il est porté atteinte à la fiabilité de ces déclarations et que son usage violerait les droits de la défense du prévenu mis en cause, dès lors que ces déclarations ont été obtenues au moyen de pression, contrainte ou torture.

vi. L'utilisation des dépositions faites par le requérant en l'absence d'un avocat – Si l'acte d'accusation s'est appuyé sur divers éléments, à savoir les déclarations des témoins, les constatations des enquêteurs et les enregistrements téléphoniques, il s'est également fondé sur les déclarations du requérant faites en l'absence d'un avocat.

Pour déclarer le requérant coupable du meurtre en tant que commanditaire, le jury s'est référé à des éléments qui n'ont pu être mis en concordance que sur la base de l'ensemble des déclarations recueillies auprès du requérant, du coaccusé et des personnes entendues en tant que « témoins ». S'il apparaît certes que ce sont les déclarations faites par le coaccusé et incriminant le requérant qui ont pesé d'un poids prépondérant dans le verdict, cela ne suffit pas à occulter le fait que les déclarations faites par le requérant sans l'assistance d'un avocat ont occupé une place importante dans la motivation des jurés.

Ainsi, compte tenu de la conjonction des différents facteurs précités, la procédure pénale menée à l'égard du requérant n'a pas été équitable dans son ensemble.

Conclusion : violation (unanimité).

Article 41 : constat de violation suffisant pour le préjudice moral.

(Voir *Salduz c. Turquie* [GC], 36391/02, 27 novembre 2008, *Résumé juridique*; voir aussi *Beuze c. Belgique* [GC], 71409/10, 9 novembre 2018, *Résumé juridique*; *Knox c. Italie*, 76577/13, 24 janvier 2019, *Résumé juridique*; et *Doyle c. Irlande*, 51979/17, 23 mai 2019, *Résumé juridique*)

Defence through legal assistance/Se défendre avec l'assistance d'un défenseur

Trial fairness undermined through failure to inform of charges and provide legal assistance to applicant questioned as a witness, while being already under investigation and suspected: violation

Manque d'équité d'un procès résultant d'un défaut de notification de chefs d'accusation et d'assistance juridique au requérant interrogé en qualité de témoin alors qu'il faisait déjà l'objet d'une enquête et de soupçons: violation

Bjarki H. Diego – Iceland/Islande, 30965/17, Judgment/Arrêt 15.3.2022 [Section III]

(See Article 6 § 3 (a) above/Voir l'article 6 § 3 a) ci-dessus, [page 20](#))

ARTICLE 8

**Respect for private life/Respect de la vie privée
Positive obligations/Obligations positives**

Unjustified dismissal of appeal against failure to comply with statutory requirement to obtain written consent for one of three related surgical operations: violation

Rejet injustifié par les tribunaux du recours contre le non-respect de l'exigence légale de recueillir par écrit le consentement à l'une des trois opérations chirurgicales connexes: violation

Reyes Jimenez – Spain/Espagne, 57020/18, Judgment/Arrêt 8.3.2022 [Section III]

[English translation of the summary – Version imprimable](#)

En fait – Le requérant, mineur au moment des faits, se trouve dans un état de dépendance et d'incapacité totales à la suite de trois opérations chirurgicales qu'il a subies pour enlever une tumeur cérébrale. Ses parents ont fourni un consentement écrit pour la première et la troisième opérations, ainsi qu'un consentement oral pour la deuxième opération.

Le requérant s'est plaint sans succès devant les juridictions internes qu'aucun consentement éclairé n'a été recueilli par écrit pour la deuxième intervention, alors que la loi prévoit que toute intervention chirurgicale doit être acceptée par écrit par le patient.

En droit – Article 8 : L'accès aux juridictions internes constitue normalement une réparation suffisante pour ce type de plaintes. La Cour doit examiner si la manière dont celles des parents du requérant ont été traitées peut être considérée suffisante pour satisfaire l'obligation positive de l'État au titre de l'article 8.

Pour les juridictions internes, la deuxième intervention était étroitement liée à la première et les

parents étaient en contact avec les médecins entre les deux interventions.

Certes, les deux opérations avaient pour même but de retirer la tumeur. Toutefois, la deuxième opération n'est pas intervenue dans la précipitation et a eu lieu près d'un mois après la première, alors qu'une partie de la tumeur cérébrale avait déjà été enlevée et que l'état de santé du requérant n'était plus le même. Dans ces conditions, les juridictions internes ont conclu que le consentement qui aurait été donné verbalement pour la deuxième intervention était suffisant, sans tenir compte des conséquences de la première intervention et sans avoir précisé pourquoi il ne s'agissait pas d'une intervention distincte, qui aurait nécessité le consentement écrit séparé exigé par la loi. Le fait d'avoir considéré que les parents étaient continuellement en contact avec les médecins, en se fondant sur une simple note du médecin traitant dans le dossier médical du requérant («famille informée») et la mention «Faites attention aux informations!» ne saurait suffire à conclure sans ambiguïté que les parents du requérant ont été dûment informés et ont consenti à l'intervention, selon les règles internes. En outre, alors même que la troisième intervention s'est avérée nécessaire pour des motifs d'urgence, à la suite de complications survenues lors de la deuxième intervention, le consentement des parents a été recueilli par écrit.

Même si la Convention elle-même n'établit aucune forme particulière de ce consentement, lorsque le droit interne fixe certaines exigences expresses, celles-ci doivent être respectées pour que l'ingérence soit considérée comme étant prévue par la loi.

Les questions des parents du requérant concernaient l'existence du consentement et la responsabilité éventuelle des professionnels de santé impliqués. Elles n'ont pas été traitées de manière appropriée au cours de la procédure interne qui n'était donc pas suffisamment efficace. Les jugements internes n'ont pas donné de réponse à l'argument spécifique concernant l'exigence du droit d'obtenir un consentement écrit dans des circonstances pareilles. Leur conclusion selon laquelle un accord oral était valable dans les circonstances de l'espèce n'est pas suffisante à la lumière des dispositions spécifiques de la loi, qui exigent le consentement éclairé sous une forme écrite. Si la Convention n'impose en aucune manière que le consentement éclairé soit donné par écrit tant qu'il est fait sans équivoque, la loi exigeait un tel consentement écrit et les tribunaux n'ont pas suffisamment expliqué pourquoi ils ont estimé que l'absence d'un tel consentement écrit n'avait pas enfreint le droit du requérant. Le système national n'a pas apporté une réponse adéquate à la question de savoir si les parents du requérant ont effectivement donné leur

consentement éclairé à chaque intervention chirurgicale, conformément au droit interne.

Conclusion: violation (unanimité).

Article 41 : 24 000 EUR pour préjudice moral ; demandes au titre du dommage matériel rejetées.

(Voir aussi *Trocellier c. France* (déc.), 75725/01, 5 octobre 2006, Résumé juridique ; *Codarcea c. Roumanie*, 31675/04, 2 juin 2009, Résumé juridique ; *M.A.K. et R.K. c. Royaume-Uni*, 45901/05 et 40146/06, 23 mars 2010, Résumé juridique ; et la Convention sur les droits de l'homme et la biomédecine (Convention d'Oviedo))

Respect for private life/Respect de la vie privée

Divorce on grounds of exclusive fault of one partner for prolonged refusal to have intimate relations: communicated

Divorce aux torts exclusifs pour refus prolongé d'avoir des relations intimes, jugé incompatible avec le maintien de la vie commune : affaire communiquée

W – France, 13805/21, Communication [Section V]

[English translation of the summary – Version imprimable](#)

L'affaire concerne les motifs d'un jugement de divorce. Les deux époux étaient mariés depuis 1984. Chacun forma une demande en divorce pour faute à l'encontre de l'autre. La cour d'appel étudia les griefs de la requérante et les écartera. Examinant ensuite les griefs du mari, elle considéra que les éléments médicaux invoqués par la requérante ne pouvaient excuser le refus continu opposé par elle à partir de 2004 à des relations intimes avec son mari, source de disputes dans le couple. Y voyant une violation grave et renouvelée des devoirs et obligations du mariage rendant intolérable le maintien de la vie commune, la cour d'appel prononça, en 2019, le divorce aux torts exclusifs de la requérante.

La Cour de cassation rejeta le pourvoi de la requérante sans motivation particulière ; selon le rapport du conseiller-rapporteur, les juges du fond ont en la matière un pouvoir d'appréciation souverain. La requérante fait valoir que le code civil ne mentionne aucune obligation d'avoir des relations sexuelles, et que la jurisprudence interne a abandonné la notion de devoir conjugal en 1990. Elle ajoute que son refus d'avoir des relations intimes était justifié par des problèmes de santé et par la violence de son époux, qui la rendaient vulnérable.

Affaire communiquée sous l'angle de l'article 8 de la Convention.

Respect for home/Respect du domicile

Entry of police into home, without legal basis or consent of alien who let them in, in connection with removal decision: violation

Pénétration de la police dans le domicile, sans base légale ni consentement d'un étranger lui ayant ouvert la porte, dans le cadre du suivi d'une mesure d'éloignement : violation

Sabani – Belgium/Belgique, 53069/15, Judgment / Arrêt 8.3.2022 [Section III]

[English translation of the summary – Version imprimable](#)

En fait – La requérante, de nationalité serbe, fut arrêtée à son domicile par la police et placée en rétention, à la suite d'une mesure d'éloignement du territoire dont elle avait fait l'objet et qu'elle n'avait pas respectée.

En droit belge, l'étranger qui fait l'objet d'une mesure d'éloignement bénéficie d'un délai pour quitter le territoire. En pratique, à l'expiration du délai, la police locale est dépêchée à l'adresse déclarée de l'étranger pour vérifier si celui-ci a donné suite à la décision d'éloignement. Dans la négative, elle est habilitée à procéder à son interpellation et son arrestation.

La requérante se plaint de ce que la police a pénétré dans son domicile sans son consentement pour la contrôler et l'arrêter en violation de son droit à l'inviolabilité du domicile. Le Gouvernement soutient que l'interpellation et l'arrestation ont eu lieu en dehors du domicile de la requérante.

En droit – Article 8

i. *Existence d'une ingérence* – Il n'existe que l'interprétation à donner aux rapports établis par la police permettant d'établir les circonstances exactes de l'interpellation et l'arrestation de la requérante à son domicile.

La police s'est présentée au domicile de la requérante en vue de la contrôler. Celle-ci a rendu compte de manière constante et cohérente de sa version des circonstances de son arrestation, soutenant devant les juridictions internes et devant la police que ses agents étaient entrés dans son domicile.

En revanche, les rapports établis par la police n'indiquent pas que le contrôle et l'arrestation de la requérante se sont effectués en dehors de son domicile, comme le soutient le Gouvernement. En outre, il semble peu cohérent d'affirmer, d'un côté, que la requérante serait sortie d'elle-même de son domicile pour se soumettre au contrôle des agents de police et, de l'autre, qu'elle se montrait peu coopérante avec eux.

Il n'a pas été établi que la requérante eût renoncé à son droit à la protection du domicile. La seule mention figurant dans le procès-verbal rédigé postérieurement au rapport administratif du même jour, selon laquelle elle aurait ouvert la porte lorsque la police s'est présentée à elle, ne pourrait suffire à déduire une autorisation de pénétrer dans le domicile. Et, à supposer qu'elle eût donné une telle autorisation, aucune indication n'est donnée quant au caractère libre et éclairé de sa démarche. Au contraire, au regard du procès-verbal, la police s'est rendue directement à son appartement, et n'a donc pas annoncé sa venue, ni *a fortiori* le motif de sa visite, avant de se présenter à la porte de son domicile. Quant au contrôle judiciaire *ex post facto*, pratiqué par les juridictions internes, il n'a pas permis d'éclaircir les circonstances ayant entouré le consentement qui aurait été donné par la requérante.

Ainsi la requérante a présenté un commencement de preuve de la pénétration de son domicile par les services de police, lequel n'a pas été réfuté de manière convaincante par le Gouvernement. Il y a donc eu une ingérence dans le droit au respect du domicile de la requérante.

ii. *Légalité de l'ingérence* – Le Gouvernement ne fournit aucune base légale susceptible de justifier l'ingérence. Il met cependant en exergue le contrôle *ex post facto* qui fut pratiqué par la chambre des mises en accusation de la cour d'appel.

En droit belge, l'inviolabilité du domicile est spécialement consacrée à l'article 15 de la Constitution qui énonce expressément qu'aucune visite domiciliaire ne peut avoir lieu que dans les cas prévus par la loi.

En l'espèce, dans son ordonnance, la chambre du conseil du tribunal de première instance s'est appuyée sur l'illégalité du séjour de la requérante pour justifier la privation de liberté et rejeter le moyen pris de la violation de l'article 8 du fait de l'illégalité de l'ingérence domiciliaire.

La chambre des mises en accusation en appel s'est limitée à constater que l'arrestation de la requérante à son domicile avait été conforme à l'article 8 dès lors qu'elle s'inscrivait dans le cadre des missions des services de police prévues par l'article 21 de la loi sur la fonction de police. Or, cette disposition ne peut constituer une base légale car elle ne confère aucune habilitation aux agents de police de pénétrer dans le domicile d'un étranger. La Cour de cassation a d'ailleurs, postérieurement aux faits de l'espèce, jugé qu'il ne pouvait être considéré comme autorisant les services de police à opérer une telle visite domiciliaire.

L'ingérence litigieuse était donc dépourvue d'une base légale et n'était dès lors pas « prévue par la loi ».

Conclusion: violation (unanimité).

La Cour conclut aussi à l'unanimité à la violation de l'article 8, car la nécessité de l'usage de menottes sur la requérante lors de son arrestation à son domicile en présence de sa fille n'a pas été établie par le Gouvernement.

Article 41 : 5 000 EUR pour préjudice moral.

(Voir aussi *Bože c. Lettonie*, 40927/05, 18 mai 2017)

Respect for home/Respect du domicile

Domestic court proceedings and orders requiring members of Traveller community to vacate a site being illegally occupied: inadmissible

Procédure devant les juridictions internes et ordonnances enjoignant aux membres d'une communauté des gens du voyage de quitter un site illégalement occupé: irrecevable

Faulkner and/et McDonagh – Ireland/Irlande, 30391/18 and/et 30416/18, [Decision/Décision](#) 8.3.2022 [Section V]

[Traduction française du résumé](#) – [Printable version](#)

Facts – The applicants are members of the Traveller community who illegally occupied a site with their families. The site was at the side of a public road which was having works carried out on it, as part of a new road scheme. After the applicants and other occupants refused to leave the site, the local council filed for court orders preventing them from placing their caravans on the site and requiring them to remove their caravans and all other property. The Circuit Court granted the orders after a hearing. The applicants appealed and, before the Circuit Court, they unsuccessfully sought to stay the orders until their appeal was decided. They appealed unsuccessfully to the High Court against the refusal of a stay. Subsequently, they left the site and also withdrew their pending, substantive appeal.

The applicants complained before the Court that the orders constituted an interference with their right to respect for their home and that the domestic authorities had not carried out an examination of the proportionality of that interference.

Law – Article 8: At the time of the departure, both applicants and their families had been living on the site for over four years and their children had been enrolled in local schools; the site could therefore be viewed as their home at the relevant time. Accordingly, the orders requiring the applicants to vacate the site had constituted an interference with their right to respect for their home. The interference had been in accordance with the law and had pursued the legitimate aims of public safety and the economic well-being of the country through the improvement of the road network.

The Court had to determine whether the interference had been proportionate to the legitimate aims pursued:

The Court first considered and rejected the criticisms of the domestic legal framework as such in that regard. The relevant domestic case-law had indicated the need to apply Convention principles and referred to relevant case-law of the Court. The domestic courts were also under a general obligation to interpret domestic law, insofar as was possible, in accordance with the Convention. That included the ability to have the proportionality of such a measure determined, in keeping with the requirements of Article 8.

The Court next determined whether applicants had benefitted from sufficient procedural safeguards and that the decision-making process followed in the case had been fair and such as to afford due respect to their rights under Article 8.

In the hearing when the orders had first been made, the applicants had been directly heard in court but had not been legally represented. It was therefore difficult to accept that they had been in a position to participate effectively in the first phase of proceedings, which had relied on sworn written statements as evidence and had been adversarial in nature. The marginalised status or vulnerable nature of the party opposing the prospective interference with their “home” could not be overlooked. Furthermore, it did not appear that the Circuit Court had explicitly assessed the proportionality of the orders being sought.

However, in determining whether the required proportionality assessment had in fact been undertaken at domestic level, and whether the proceedings had been fair overall, the Court considered that it should examine them in their entirety. The disadvantage to the applicants due to the initial lack of legal representation had been almost immediately overcome when they had been granted legal aid some days later. They had been able to assert their interests before the Circuit Court again (application to stay enforcement of the orders) and then before the High Court. It was true that the scope of the proceedings before the High Court had been somewhat narrow: it had been called on to examine the manner and timing of the applicants’ departure from the site, rather than the justification for it. However, the key point at issue had been precisely whether the factors relied on by the local authority to seek their immediate departure from the site should prevail over the interests of the applicants in being allowed more time to find, or to be allocated, suitable alternative accommodation. It was from that angle that the applicants’ counsel had made submissions on proportionality at the High Court hearing.

The scope of those proceedings had therefore not been inadequate. It had been open to that court to make its own assessment whether, given all of the circumstances and in the light of the submissions made on behalf of the applicants, it would have been justified to postpone the enforcement of the orders granted by the Circuit Court. The judge had reached his decision on that issue by means of a balancing exercise. The essential interests in play had been identified, namely, the applicants’ prospects as they stood on that date for alternative accommodation, the substantial losses that would accrue to the local authority from the delay, and the important public interest in the improvement of the local road system. The judge had also given weight to the significant period of time that would elapse, realistically, before the applicants’ appeal against the merits of the orders could be heard and the inevitable repercussions that would have on the new road scheme. From all those difference factors, and from the unlawful character of the applicants’ occupation of the site, the judge had concluded that the balance of convenience had been against the applicants.

It was true that the applicants had not obtained a full and substantive review of the orders granted by the Circuit Court. However, that was because the appeal they had lodged against those orders had ultimately not been pursued.

Finally, the Court had to determine whether the domestic authorities had acted within their margin of appreciation. A broader margin of appreciation had to be allowed, given that the interference had arisen in the context of road works of importance to the local community, and which pertained to the sphere of social and economic policy. In addition, the impugned intervention had been dictated by considerations of public safety, both for the children and adults living on the site and the construction workers seeking to carry out their tasks without harming either. Furthermore, a key issue had been whether suitable alternative accommodation had been available to the applicants and their families. That necessarily bore upon the resources available to the local authority, and as such also pertained to the sphere of the State’s social policy affecting many claimants, indicating that a broader margin of appreciation should generally be allowed.

The implications for the applicants’ enjoyment of their protected rights had to be taken into account. The applicants’ occupation of the site had been unlawful. Moreover, they had not argued that they should have been permitted to remain indefinitely; their complaint related to the difficulties caused when they had been required to move on at short notice in the absence, in their view, of satisfactory alternative accommodation.

It was not the Court's task in the present proceedings to determine the nature and extent of a local authority's duty under Irish law to provide accommodation, or whether the local authority had fulfilled its duty in that respect towards the applicants. However, the efforts made by the local authority to secure alternative accommodation were to be taken into account. Those efforts had preceded the events at issue in the case and had continued during domestic proceedings. It had been indicated to the High Court that emergency accommodation had been available, so that the applicants had not been facing a situation of homelessness in mid-winter. Those efforts had also continued after the proceedings, with further offers of emergency accommodation that had not been accepted, and eventually a solution for each family that had seen them in new accommodation.

Overall, the Court had no basis to regard the means employed to achieve the legitimate aims pursued as disproportionate. The respondent State had therefore remained within its margin of appreciation.

Conclusion: inadmissible (manifestly ill-founded).

(See also *Chapman v. the United Kingdom* [GC], 27238/95, 18 January 2001, [Legal Summary](#))

ARTICLE 10

Freedom of expression/Liberté d'expression

No legitimate aim for civil defamation proceedings against a media outlet, seeking to protect "reputation" of a public authority as such and unrelated to any economic activity: violation

Absence de but légitime à l'action en diffamation dirigée contre un média afin de protéger la « réputation » d'une autorité publique sans lien avec une quelconque activité économique : violation

[OOO Memo – Russia/Russie, 2840/10, Judgment/Arrêt 15.3.2022 \[Section III\]](#)

[Traduction française du résumé – Printable version](#)

Facts – The applicant company is an Internet media outlet. It was sued in civil defamation proceedings by the Administration of the Volgograd Region – an executive authority of a constituent entity of the Russian federation – following the publication of an article containing an interview with a third party and criticising certain actions of the Administration. The District Court found in favour of the Administration. The applicant company was ordered to publish a retraction of several statements and

the operative part of the court judgment on the website. It appealed unsuccessfully.

Law – Article 10: The judgment of the District Court, upheld on appeal, had constituted an interference with the applicant company's right to freedom of expression, which had been prescribed by law. The Government submitted that the impugned interference had pursued the legitimate aim of "the protection of the reputation and rights of others".

The ambit of the "protection of the reputation ... of others" clause was not restricted to natural persons and there existed a legitimate interest in protecting the commercial success and viability of companies, for the benefit of shareholders and employees, but also for the wider economic good (see *Steel and Morris v. the United Kingdom*). However, those considerations were inapplicable to a body vested with executive powers and which did not engage as such in direct economic activities.

In previous, relevant Court judgments against Russia concerning Article 10 complaints stemming from defamation proceedings, there had been an absence of a dispute between the parties regarding the existence of a legitimate aim and the Court had focused on the assessment of proportionality of an interference (see most recently *Margulev v. Russia* and *Kommersant and Others v. Russia*, concerning proceedings brought by the body of the executive of a constituent entity of Russia). In the present case, the parties had contested whether the interference complained of had pursued a legitimate aim within the meaning of Article 10 § 2. There was also growing awareness of the risks that court proceedings instituted with a view to limiting public participation brought for democracy. Furthermore, there was a power imbalance between the claimant and the defendant in the present case. In view of the foregoing, it was apt to establish in the present case whether the interference complained of had been in pursuance of the legitimate aim of the "protection of the reputation of others".

The Court considered that, by virtue of its role in a democratic society, the interests of a body of the executive vested with State powers in maintaining a good reputation essentially differed from both the right to reputation of natural persons and the reputational interests of legal entities, private or public, that competed in the marketplace. The last relied on their good reputation to attract customers, with a view to making a profit, while the first existed to serve the public and were funded by taxpayers. To prevent abuse of powers and corruption of public office in a democratic system, a public authority's activities of all kinds had to be subject

to the close scrutiny not only of the legislative and judicial authorities but also of public opinion.

Indeed, shielding bodies of the executive, which had the ability to respond to any adverse allegations in the “court of public opinion” through their public relations capabilities, from media criticism by way of according them protection of their “business reputation”, might seriously hamper freedom of the media. That executive bodies be allowed to bring defamation proceedings against members of the media would place an excessive and disproportionate burden on the media and could have an inevitable chilling effect on the media in the performance of their task of purveyor of information and public watchdog.

It followed that civil defamation proceedings, brought in its own name, by a legal entity that exercised public power might not, as a general rule, be regarded to be in pursuance of the legitimate aim of the protection of the reputation of others under Article 10 § 2. That did not exclude that individual members of a public body, who could be “easily identifiable” in view of the limited number of its members and the nature of the allegations made against them, might be entitled to bring defamation proceedings in their own individual name (see *Thoma v. Luxembourg*).

In the present case, the claimant in the domestic defamation proceedings was the highest body of the executive of the Volgograd Region. It was hardly conceivable that it had had an interest in protecting its commercial success and viability, be it for the benefit of shareholders and employees or for the wider economic good that would warrant legal protection. Nor could it be said that its members had been “easily identifiable”, given the scale of its operations: in 2010 the population of the Volgograd Region had exceeded two and a half million. In any event, the defamation case had been brought on behalf of the legal entity as such, not any of its individual members.

Accordingly, the civil defamation proceedings instituted by the Administration of the Volgograd Region against the applicant company had not pursued any of the legitimate aims enumerated in Article 10 § 2.

Conclusion: violation (unanimously).

Article 41: no claim made in respect of damage.

(See *Thoma v. Luxembourg*, 38432/97, 29 March 2001, [Legal Summary](#); *Steel and Morris v. the United Kingdom*, 68416/01, 15 February 2005, [Legal Summary](#); *Margulev v. Russia*, 15449/09, 8 October 2019, [Legal Summary](#); and *Kommersant and Others v. Russia*, 37482/10 and 37486/10, 23 June 2020)

ARTICLE 11

Freedom of peaceful assembly/Liberté de réunion pacifique

Disproportionately lengthy pre-trial detention and prison sentences for involvement in non-violent, albeit disruptive, courthouse protest: violation

Durée excessivement longue de détentions provisoires et de peines d'emprisonnement à la suite d'une manifestation au prétoire certes perturbatrice mais non-violente : violation

Ekrem Can and Others/et autres – Turkey/Turquie, 10613/10, Judgment/Arrêt 8.3.2022 [Section II]

Traduction française du résumé – Printable version

Facts – The fifteen applicants were arrested, placed in pre-trial detention, prosecuted and convicted for having staged a protest inside a courthouse in November 2003. In particular, they chanted slogans, displayed a banner, threw leaflets around, and locked themselves in one of the courthouse's corridors, which led to the cancellation of some of the hearings scheduled for that day. They were sentenced to one year and eight months' imprisonment.

Law – Article 11 read in the light of Article 10: It transpired from the case file that the applicants' conduct had not been violent and had not caused damage. There had been no evidence of any violent intention on their part and no weapons or any other dangerous material had been found on them at the time of their arrest.

Notwithstanding, a number of civilians and court officials had been confined for approximately one hour inside the offices and hearing rooms as a result of the protest and had been affected by the tear gas that the police had administered when dealing with the incident. The impugned protest had thus negatively impacted the orderly provision of an essential public service, namely judicial services. It had disturbed public order for a period of an hour and might have caused fear and discomfort in those who had been in the corridor's vicinity. In the absence of any violent intention or violent conduct on the part of the applicants, however, those factors alone did not suffice for the impugned protest to fall outside the scope of Article 11 and the applicants' actions had not been such as to warrant the application of Article 17: it was not shown that they had relied on the Convention to engage in activity or in acts aimed at the destruction of any of the rights and freedoms set forth in it.

Consequently, there had been an interference with the applicants' exercise of their right to freedom of assembly on account of their arrest, detention, prosecution and conviction on the basis of their participation in a protest. That interference had a legal basis under the domestic law which satisfied the Convention's quality-of-law requirements. It had further pursued the legitimate aims of protecting public safety and the rights and freedoms of others, and of preventing disorder.

Although the protest concerned an issue of public interest, the manner in which the applicants had opted to convey their message and exercised their rights under Article 11 had not only disturbed public safety and constituted a risk in respect of the protection of the rights and freedoms of "others" present at courthouse, but had also disrupted the orderly administration of justice – an essential public service. The interference thus corresponded to a pressing social need.

The Contracting States enjoyed a wide but not unlimited margin of appreciation in their assessment of the necessity of taking measures to restrict illegal conduct, in cases where it was combined with the exercise of freedom of expression or association and was disrupting ordinary life and other activities to a degree exceeding that which was inevitable in the circumstances. Such conduct could not enjoy the same privileged protection under the Convention as political speech or debate on questions of public interest or the peaceful manifestation of opinions on such matters. Those considerations were equally valid in the context of the present case where the applicants had staged their protest in a courthouse in combination with other acts that were, albeit non-violent, capable of seriously disturbing the orderly administration of justice.

A peaceful demonstration should not, in principle, be rendered subject to the threat of a criminal sanction and notably to deprivation of liberty. In the present case the Court could not discern, including from the domestic courts' decisions, any justification for sentencing each of the applicants to such a particularly severe prison sentence on account solely of their behaviour at the courthouse. Although sanctions for the applicants' actions might have been warranted by the demands of public order, such lengthy prison sentences had not been proportionate to the legitimate aims pursued. In addition, all the applicants had been held in pre-trial detention for a very long period – at least one year, eight months and fourteen days – on the basis, notably, of acts that fell within the purview of Article 11, notwithstanding the disturbance caused by their protest in the courthouse. Accordingly, the interference with their right to freedom of assembly under Article 11, considered in the light of

Article 10, had not been "necessary in a democratic society".

Conclusion: violation (unanimously).

The Court also found, unanimously, that there had been a violation of Article 6 §§ 1 and 3 (c) in respect of two of the applicants. In particular, the domestic courts' failure to examine the conditions surrounding the alleged waiver of their right to a lawyer while in police custody and the use that they had made of evidence given in the absence of a lawyer to convict them, without observing the necessary procedural safeguards, had rendered the trial as a whole unfair.

Article 41: EUR 7,500 to each applicant in respect of non-pecuniary damage for the violation found under Article 11. The finding of a violation of Article 6 §§ 1 and 3 (c) constituted sufficient just satisfaction in respect of the two applicants; in this connection and in respect of all the applicants, the Court noted that the Current Code of Criminal Procedure allowed the reopening of the domestic proceedings.

(See also *Taranenko v. Russia*, 19554/05, 15 May 2014, [Legal Summary](#), and *Kudrevičius and Others v. Lithuania* [GC], 37553/05, 15 October 2015, [Legal Summary](#))

Freedom of peaceful assembly/Liberté de réunion pacifique

Blanket ban on public meetings for two and a half months at the start of the COVID-19 pandemic, with associated criminal sanctions and no judicial review of proportionality: violation

Interdiction générale des réunions publiques, pendant deux mois et demi au début de la pandémie de Covid-19, assortie de sanctions pénales et sans contrôle juridictionnel de proportionnalité: violation

Communauté genevoise d'action syndicale (CGAS) – Switzerland/Suisse, 21881/20, [Judgment/Arrêt](#) 15.3.2022 [Section III]

[English translation of the summary – Version imprimable](#)

En fait – La requérante est une association ayant pour but statutaire de défendre les intérêts des travailleurs actifs et non actifs et de ses organisations membres, notamment dans le domaine des libertés syndicales et démocratiques. Invoquant l'article 11 de la Convention, elle prétend ne plus avoir eu le droit d'organiser ni prendre part à aucune réunion publique, en vertu d'une ordonnance d'interdiction fédérale sur les mesures destinées à lutter contre le coronavirus (« l'O.2 Covid-19 ») intro-

duite par l'État dans les premiers mois de la pandémie (mars-mai 2020).

En droit

Article 35 § 1 (*épuisement des voies de recours internes*): Eu égard au contexte sanitaire et politique global, l'association requérante ne bénéficiait pas au moment des faits pertinents d'un recours effectif et disponible en pratique qui lui aurait permis de se plaindre d'une violation de l'article 11. En effet, bien que les ordonnances fédérales puissent en général faire l'objet d'un contrôle préjudiciel de constitutionnalité par le Tribunal fédéral, y compris en l'absence d'un intérêt actuel, la haute juridiction suisse, dans les circonstances très particulières du confinement généralisé déclaré par le Conseil fédéral dans la lutte contre le coronavirus, s'est abstenu de procéder à un examen sur le fond des recours introduits en matière de liberté de réunion et n'a pas contrôlé la compatibilité de l'O.2 Covid-19 avec la Constitution.

Conclusion: exception préliminaire rejetée.

Article 11 : L'interdiction de se réunir publiquement s'inscrivant dans le cadre des mesures de lutte contre le coronavirus constitue une ingérence dans l'exercice du droit à la liberté de réunion de la requérante. L'ingérence reposait sur l'O.2 Covid-19 et poursuivait les buts légitimes de la protection de la santé et la protection des droits et libertés d'autrui.

La Suisse jouissait d'une certaine marge d'appréciation non illimitée. La menace pour la santé publique provenant du coronavirus était très sérieuse, les connaissances sur les caractéristiques et la dangerosité du virus étaient très limitées au stade initial de la pandémie et, dès lors, les États ont dû réagir rapidement pendant la période considérée dans la présente affaire. De plus, il y avait des intérêts opposés en jeu dans le contexte très complexe de la pandémie, et notamment l'obligation positive imposée aux États parties à la Convention de protéger la vie et la santé des personnes se trouvant sous leur juridiction en vertu, notamment, des articles 2 et 8 de la Convention.

Entre le 17 mars et le 30 mai 2020, toutes les manifestations par lesquelles l'association requérante aurait pu poursuivre ses activités en vertu de son but statutaire ont fait l'objet d'une interdiction générale. Une telle mesure générale exigeait une justification solide et un contrôle particulièrement sérieux par les tribunaux autorisés à opérer une pesée des intérêts pertinents en jeu. Or, même à supposer qu'une telle justification existait, à savoir la lutte efficace contre la pandémie mondiale de la maladie à coronavirus, il découle des conclusions tirées lors de l'examen de l'épuisement des voies de recours internes qu'un tel contrôle n'a pas été effec-

tué par les tribunaux, et notamment par le Tribunal fédéral. Il s'ensuit que la mise en balance des intérêts opposés en jeu, telle que l'exige la Cour dans le cadre de l'examen de la proportionnalité d'une mesure aussi radicale, n'a pas pu être opérée. Cela se révèle d'autant plus préoccupant au regard de la Convention que l'interdiction générale a été maintenue pendant un laps de temps considérable.

Par ailleurs, l'accès aux lieux de travail, tels que des usines ou des bureaux, était toujours autorisé, même lorsque ces lieux accueillaient des centaines de personnes. Le Gouvernement n'a pas répondu à la question de savoir pour quelles raisons le maintien de ce type d'activités était possible à la condition que les employeurs prennent des mesures organisationnelles et techniques à même de garantir le respect des recommandations en matière d'hygiène et d'éloignement social, tandis que l'organisation d'une manifestation, dans l'espace public, à savoir en plein air, ne l'était pas, même en respectant les consignes sanitaires nécessaires. Pour qu'une mesure puisse être considérée comme proportionnée et nécessaire dans une société démocratique, l'existence d'une mesure portant moins gravement atteinte au droit fondamental en cause et permettant d'arriver au même but doit être exclue.

De surcroît, la qualité de l'examen parlementaire et judiciaire de la nécessité de la mesure réalisé au niveau national revêt une importance particulière dans la détermination de la proportionnalité d'une mesure générale, y compris pour ce qui est de l'application de la marge d'appréciation pertinente. Compte tenu de l'urgence d'apporter une réponse appropriée à la menace inédite du coronavirus à ses débuts, l'on ne saurait certes s'attendre nécessairement au niveau interne à des débats très approfondis, en particulier impliquant le parlement, en vue de l'adoption des mesures urgentes jugées nécessaires dans la lutte contre ce fléau mondial. Dans de telles circonstances, toutefois, un contrôle juridictionnel indépendant et effectif des mesures prises par le pouvoir exécutif s'avère d'autant plus impérieux.

Quant à la sanction à infliger en cas de violation de l'interdiction de manifester énoncée par l'O.2 Covid-19, lorsque les sanctions infligées sont de nature pénale, elles appellent une justification particulière et une manifestation pacifique ne doit pas, en principe, faire l'objet d'une menace de sanction pénale. Dès le 17 mars 2020, l'O.2 Covid-19 prévoyait une peine privative de liberté de trois ans maximums ou une peine pécuniaire (sauf commission d'une infraction plus grave au sens du code pénal), pour quiconque s'opposait intentionnellement à l'interdiction de manifester. Il s'agit de sanctions très sévères susceptibles de produire un effet dissuasif auprès de potentiels participants ou groupes désireux d'organiser de telles manifestations.

Enfin, la Suisse n'a pas, face à la crise sanitaire mondiale, fait usage de l'article 15 de la Convention permettant à un État partie de prendre certaines mesures dérogeant aux obligations prévues par la Convention en cas de guerre ou en cas d'autre danger public menaçant la vie de la nation. Elle était, dès lors, tenue de respecter la Convention en vertu de son article premier et de se conformer pleinement aux exigences de l'article 11, tenant compte d'une certaine marge d'appréciation qui doit lui être reconnue.

La Cour, ne méconnaissant nullement la menace que représente le coronavirus pour la société et la santé publique, conclut néanmoins, à la lumière de l'importance de la liberté de réunion pacifique dans une société démocratique, et en particulier des thématiques et des valeurs que l'association requérante défend en vertu de ses statuts, du caractère général et de la durée considérablement longue de l'interdiction des manifestations publiques entrant dans le champ des activités de l'association requérante, ainsi que de la nature et de la sévérité des sanctions prévues, que l'ingérence dans l'exercice des droits protégés par l'article 11 n'était pas proportionnée aux buts poursuivis. Par ailleurs, les tribunaux internes n'ont pas procédé à un contrôle effectif des mesures litigieuses pendant la période pertinente. Dès lors, l'État défendeur a outrepassé la marge d'appréciation dont il jouissait en l'espèce. Par conséquent, l'ingérence n'était pas nécessaire dans une société démocratique.

Conclusion: violation (quatre voix contre trois).

Article 41 : constat de violation suffisant en lui-même pour le préjudice moral; demande pour dommage matériel rejetée.

ARTICLE 14

Discrimination (Article 2)

No evidence that failure to protect life of murdered woman was due to gender-based discrimination in general or in specific case circumstances: no violation

Pas de preuve que le défaut de protection d'une femme assassinée avait pour origine une discrimination en général ou dans les circonstances particulières de l'espèce: non-violation

Y and Others/et autres – Bulgaria/Bulgarie, 9077/18, Judgment/Arrêt 22.3.2022 [Section IV]

(See Article 2 above/Voir l'article 2 ci-dessus, page 8)

ARTICLE 34

Victim/Victime

Hinder the exercise of the right of application/Entraver l'exercice du droit de recours

Unjustified failure over a seven-day period to implement the interim measure aimed at ending the administrative detention pending removal of an underage foreign national: violation

Pas de justification à l'inexécution durant sept jours de la mesure provisoire de faire cesser la rétention d'un enfant étranger dans le but d'éloignement: violation

N.B. and Others/et autres – France, 49775/20, Judgment/Arrêt 31.3.2022 [Section V]

(See Article 3 above/Voir l'article 3 ci-dessus, page 12)

ARTICLE 35

Article 35 § 1

Exhaustion of domestic remedies/ Épuisement des voies de recours internes Effective domestic remedy/Recours interne effectif – Russia/Russie

New effective compensatory remedy to be used as of 1 January 2020 by bona fide purchasers of dwellings returned to the State without any award of compensation, including prior to that date

Nouveau recours indemnitaire effectif à épouser à partir du 1^{er} janvier 2020 par les acquéreurs de bonne foi de logements restitués à l'État sans indemnisation, y compris avant cette date

*Lidiya Nikitina – Russia/Russie, 8051/20, Judgment/Arrêt 15.3.2022 [Section III]
Olkhovik and Others/et autres – Russia/Russie, 11279/17, Decision/Décision 22.2.2022 [Section III]*

(See Article 1 of Protocol No. 1 below/Voir l'article 1 du Protocole n° 1 ci-dessous, page 38)

Six-month period/Délai de six mois

Application lodged within legitimate three-month extension of six-month time-limit during critical spring 2020 period of Covid-19 global pandemic: preliminary objection dismissed

Requête introduite pendant la prolongation légitime de trois mois du délai de six mois fixée au printemps 2020, période critique de la pandémie mondiale de Covid-19 : exception préliminaire rejetée

Saakashvili – Georgia/Géorgie, 6232/20 and/et 22394/20, Decision/Décision 1.3.2022 [Section V]

[Traduction française du résumé](#) – [Printable version](#)

Facts – The applications concern, under Articles 6, 7 and 18, the fairness of two separate sets of criminal proceedings in which the applicant, a former President of Georgia, was tried and convicted *in absentia* of complicity in committing criminal battery, abuse and misuse of authority.

Law – Article 35 § 1 (application no. 22394/20): As the contested submission date predated the entry into force of Protocol No. 15 which reduced the applicable time-limit under Article 35 § 1 for lodging applications to four months, the Court referred to its previous case-law on the six-month rule. In the present case, the starting point for the calculation of the six-month limit was the date the fully reasoned copy of the final Supreme Court's decision in the relevant set of proceedings had been served on the applicant's legal representative, namely, 1 October 2019.

In the normal course of events, this limit would have expired six calendar months later, on 1 April 2020. In the meantime, however, on 11 March 2020 the World Health Organisation declared a public health emergency of international concern – the highest level of alarm – in relation to the global outbreak of a new infectious and mostly respiratory disease caused by the SARS-CoV-2 coronavirus (COVID-19). In the light of those developments, on 16 March and 9 April 2020 the President of the Court announced a number of exceptional measures – decided in the exercise of his competence to direct the work and the administration of the Court under Rule 9 of the Rules of Court – to allow applicants, High Contracting Parties and the Court to handle the difficulties to which the global pandemic and widespread lockdown had given rise. One effect of those measures was that the Registry of the Court, when registering newly received applications, and without prejudice to any subsequent judicial decision on the matter, had to add three months in total to the method of calculation of the six-month rule under Article 35 § 1 whenever a calendar six-month period had either started to run or, on the contrary, had been due to expire at any time between 16 March and 15 June 2020.

Although the Government had not contested the applicant's argument that the six-month period ought to be calculated in a manner that took into

account the global health crisis and the above decision, the six-month rule was an autonomous public-policy rule *par excellence* and thus, it was necessary for the Court, independently of the parties' position, to rule whether the applicant had complied with Article 35 § 1 by introducing application no. 22394/20 on 25 May 2020. In this connection, the Court noted that the Governments of two Member States had either requested clarification or expressed concerns about the question of the running of the six-month period during the global pandemic and in the light of the exceptional measures announced by the Court's President. Whilst it was not the Court's task in the present case to reply to arguments or concerns expressed outside the current proceedings, the Court, recalling that it had not yet had an opportunity to examine the application of the six-month rule in the exceptional circumstances of the pandemic, considered that it had to have regard to a range of relevant elements in its analysis of the present case.

In the spring of 2020 the absolute majority of the member States, including the Council of Europe's host State, France, had gone into complete lockdown because of the spread of COVID-19. That had entailed, amongst many other things, sudden and significant limitations on the possibility for potential applicants to have access to domestic court files, including for the purposes of preparing applications to the Court, as well as severe disruption of international transport and postal services all across Europe. In addition, by March-April 2020, a number of Member States had adopted measures extending time-limits for bringing cases to domestic courts and otherwise adapting judicial proceedings during the period of the public health emergency. The extent and insurmountable nature of the practical difficulties linked to that critical period had affected all parties to Court proceedings, applicants and respondent States alike, but had also required the Court to take measures, in accordance with the terms of the Convention and the Rules of Court, to maintain the exercise of its core, adjudicative functions pursuant to Article 19 of the Convention and ensure that it was not put in peril.

The ordinary application of the six-month rule in the extraordinary circumstances prevailing in the spring of 2020 had risked endangering the right of individual petition for a certain period of time and would also have had rendered difficult if not, in some cases, impossible, the engagement by High Contracting Parties with cases. However, in the architecture of the Convention, an instrument of the European public order for the protection of individual human beings, the Court's task under Article 19 to ensure observance of the engagement undertaken by the Contracting States meant the continued

functioning of the right of individual petition enshrined in Article 34 was essential. Under Article 32, the Court had full jurisdiction to interpret and apply any provision of the Convention, including the six-month rule contained in Article 35 § 1, and to decide on any eventual dispute as to whether its interpretive jurisdiction extended to a matter.

In view of the above, in the exercise of its functions under Articles 19 and 32, weighing the legal considerations behind the six-month rule under Article 35 § 1 against the need to preserve the cornerstone of the Convention mechanism under Article 34, the Court confirmed that to achieve this balance, the running of the six-month period could legitimately be considered to have been suspended during the most critical phase of the global pandemic for three calendar months in total. This was, moreover, consistent with the general principle of public international law of *force majeure* as well as that of *contra non valentem agere nulla currit praescriptio*.

This extension was of an exceptional nature and had to be understood to be strictly related to the unprecedented situation that had occurred in the spring of 2020 and – importantly – to the consequences that had been caused by the sudden and unexpected imposition of lockdowns in almost all of the Contracting States. Further, any concerns that might have arisen in relation to the considerations of legal certainty had been effectively catered for by the measures publicly announced by the Courts' President, which provided for a clear time frame to the extension to operate in the given circumstances. Indeed, the President's decisions had only sought, through the exercise of the Court's exclusive power of interpretive jurisdiction, to adjust, by coming up with specific, clear and proportionate indications, the method of the calculation of the six-month rule to the reality of the global health crisis in order to preserve the essence of the right of individual petition.

Having regard thus to the fact that 1 April 2020 fell within the above-mentioned time frame, the applicant had had additional three months – until and including 1 July 2020 – to lodge an application with the Court. As application no. 22394/20 had been introduced on 25 May 2020, it could not have been considered to have been lodged out of time.

Conclusion: preliminary objection dismissed (unanimously).

As regards the remaining objections as to the admissibility of the applications, the Court, unanimously, (i) joined the objection of the incompatibility *ratione materiae* with the provisions of the Convention of the applicant's complaints under Article 18, taken in conjunction with Articles 6 and 7, to its examination of the merits; and (ii) dismissed

the objection that the applications constituted an abuse of the right of individual petition.

Conclusion: admissible (unanimously).

ARTICLE 46

Article 46 § 4

Infringement proceedings/Procédure en manquement

Infringement procedure to be applied by Court in a case against Turkey

La Cour a été saisie d'une procédure en manquement dans une affaire contre la Turquie

Kavala – Turkey/Turquie, 28749/18, Judgment/Arrêt 10.12.2019 [Section II]

ECHR press release – Communiqué de presse CEDH

ARTICLE 58

Denunciation/Dénonciation

Plenary Court adopts a Resolution on the consequences of Russia's cessation of membership to the Council of Europe

La Cour plénier adopte une résolution sur les conséquences de la cessation de l'adhésion de la Russie au Conseil de l'Europe

ECHR press release – Communiqué de presse CEDH

ARTICLE 1 OF PROTOCOL No. 1 / DU PROTOCOLE N° 1

Control of the use of property/Réglementer l'usage des biens

Attachment of shares held by the applicants, with a total freeze on all related rights for four years and eight months, without sufficient justification: violation

Saisie des actions d'une société détenues par les requérants avec un blocage total, pendant quatre ans et huit mois, de tous les droits étant rattachés à celles-ci, sans justification suffisante : violation

Sebeleva and Others/et autres – Russia/Russie, 42416/18, Judgment/Arrêt 1.3.2022 [Section III]

English translation of the summary – Version imprimable

En fait – La première requérante est la fille de S. qui était, jusqu'en octobre 2014, actionnaire de la société OTS. Les trois autres requérants sont des membres de la famille de l'épouse de S. Les requérants achetèrent des actions d'OTS. Les trois premiers requérants devinrent actionnaires majoritaires de la société.

En octobre 2016, S. fut mis en examen pour des faits d'escroquerie et de détournement de fonds aggravés ayant visé OTS.

En février et mars 2017, deux assemblées générales extraordinaires des actionnaires d'OTS eurent lieu. À l'issue de ces assemblées, les actionnaires (à l'exception de l'État) validèrent la quasi-totalité des contrats de cession dont la conclusion avait valu à S. d'être mis en examen. Jugeant ces résolutions illégales et abusives, les juridictions commerciales ordonnèrent leur annulation.

En mai 2017, le tribunal de district autorisa la saisie des actions. Il estima que l'acquisition par les requérants des actions avait eu pour but de dissimuler le fait que S. en était le véritable propriétaire et qu'il pouvait donc continuer à détourner les fonds d'OTS et lui causer préjudice. Il interdit dès lors l'exercice des droits attachés aux actions pendant la durée de leur saisie.

En juillet 2017, la cour régionale confirma en appel l'ordonnance de saisie.

Par une décision du 6 août 2018, l'enquêteur qualifia les actions litigieuses de preuves matérielles : elles représentaient un moyen utilisé par S. pour commettre des délits et elles renfermaient des informations de nature à permettre l'établissement des faits de l'affaire.

Puis le tribunal de district ordonna le renouvellement de la mesure de saisie des actions pour les mêmes motifs ou une nouvelle saisie des actions, tout au long de la procédure pénale contre S. et jusqu'au 6 avril 2022. Les recours des requérants, qui nièrent systématiquement avoir agi sur ordre de S. et être liés à lui, furent rejetés.

En droit – Article 1 du Protocole n° 1

a) Recevabilité

i. *Sur l'existence d'un bien* – Les requérants ont acheté les actions litigieuses à S., à d'autres membres de la famille de celui-ci ainsi qu'à des tiers pendant et après la période au cours de laquelle les délits imputés à S. furent commis. Les autorités de poursuite et les juridictions pénales ont estimé que S. était le «véritable propriétaire» de ces actions. Or, la qualité des propriétaires des requérants n'a jamais été remise en cause par un jugement passé en force de chose jugée. Ainsi, compte tenu du caractère juridiquement valide des acquisitions réalisées par les

requérants et de la valeur économique des actions litigieuses, celles-ci constituaient des «biens» au sens de l'article 1 du Protocole n° 1.

ii. *Sur l'exception tenant à l'absence d'un «préjudice important»* – À la date de l'ingérence, le quatrième requérant détenait deux actions : une action dite «ordinaire» et une dite «privilégiée», représentant respectivement 0,005 % et 0,015 % du capital social de la société et ayant chacune une valeur nominale d'un rouble. Dans ces circonstances, le préjudice éventuellement subi par ce requérant ne peut être considéré comme suffisamment «important» au sens de l'article 35 § 3 b) de la Convention.

Les saisies pénales faisant l'objet d'une jurisprudence abondante de la Cour, le respect des droits de l'homme n'exige pas un examen au fond du grief de ce requérant.

En ce qui concerne les trois premiers requérants, lesquels détiennent chacun plusieurs milliers d'actions, l'exception du Gouvernement revient à nier aux intéressés la qualité de propriétaires des actions.

b) *Fond* – La mesure litigieuse de saisie relevait de la réglementation de l'usage des biens.

i. *Sur la légalité et le but légitime de l'ingérence* – L'ingérence reposait sur une base légale dès lors que les autorités avaient des raisons plausibles de croire que les actions avaient été utilisées par S. pour commettre les délits qui lui étaient reprochés et elle poursuivait un but légitime d'intérêt général, à savoir la prévention de la commission de délits.

Cependant, pendant deux mois et treize jours, la saisie n'a été autorisée par aucune décision judiciaire. Partant, la saisie était illégale et donc incompatible avec les exigences de l'article 1 du Protocole n° 1 durant ce laps de temps.

ii. *Sur la proportionnalité de l'ingérence* – Si la durée totale de la saisie des actions, quatre ans et huit mois, ne rend pas, en soi, l'ingérence disproportionnée, la Cour attache une grande importance à la motivation des décisions relatives à cette mesure compte tenu, d'une part, de cette longue durée et, d'autre part, de la nature et du degré des restrictions qui en découlent.

À cet égard, la saisie des actions des requérants a privé ceux-ci de tous les droits qui y étaient attachés, y compris du droit d'obtenir des informations relatives à la société, sans que les juridictions internes compétentes aient envisagé de restrictions moins radicales au droit de propriété des requérants.

Les juridictions internes ont renouvelé la saisie de façon quasi automatique, en invoquant systématiquement les mêmes motifs, dont la nécessité, d'une part, de protéger les droits de la victime et

d'empêcher S. de continuer à gérer les biens de la société, et, d'autre part, de garantir le paiement d'une éventuelle amende pénale.

Les juridictions internes n'ont aucunement apprécié la proportionnalité du maintien prolongé de la saisie ni envisagé d'alternatives à celle-ci, nonobstant les indications de la Cour constitutionnelle.

Par ailleurs, les tribunaux n'ont pas expliqué en quoi les actions pouvaient constituer un «instrument du délit», pas plus qu'ils n'ont expliqué en quoi ces actions dématérialisées pouvaient contenir des informations de nature à contribuer à l'établissement des faits de la cause.

Enfin, les juridictions ne se sont livrées, à aucun moment, à une appréciation des arguments que les requérants avaient soulevés pour contester les allégations selon lesquelles ils avaient agi sur ordre de S. Au contraire, elles se sont déclarées incomptentes à cet égard, tout en reprochant aux intéressés de ne pas avoir réfuté la thèse des autorités de poursuite. À cet égard, s'il est contesté que les requérants ont des liens de parenté ou d'alliance avec S., aucun de ceux-ci n'a été inculpé de la commission d'un quelconque délit en lien avec les faits reprochés à S. Le fait qu'en février et mars 2017 les actionnaires, réunis en assemblée générale extraordinaire, ont adopté des résolutions qui furent par la suite qualifiées d'illégales et d'abusives n'a à aucun moment été invoqué pour justifier la saisie des actions ou le renouvellement de cette mesure.

En définitive, les juridictions internes n'ont pas justifié à suffisance la nécessité de la saisie litigieuse et de sa prolongation. L'ingérence n'était pas proportionnée, ce qui rend superflu l'examen des autres arguments soulevés par les parties.

Conclusion: violation (unanimité).

Article 41 : 2 000 EUR à chacun des trois premiers requérants pour préjudice moral; demandes pour dommage matériel rejetées.

(Voir aussi *Uzan et autres c. Turquie*, 19620/05 et al., 5 mars 2019, Résumé juridique, et *OOO Avrora Maloetazhnoe Stroitelstvo c. Russie*, 5738/18, 7 avril 2020)

Control of the use of property/Réglementer l'usage des biens

Lack of procedural safeguards for lengthy freezing of all applicant's property in Malta at legal assistance request of Kazakh authorities, likely tainted by political persecution motives: violation

Garanties procédurales insuffisantes contre la longue immobilisation de tous les avoirs de la requérante à Malte à la suite d'une demande

d'entraide judiciaire formée par les autorités kazakhes, vraisemblablement à des fins cachées de persécution politique : violation

Shorazova – Malta/Malte, 51853/19, Judgment/Arrêt 3.3.2022 [Section I]

[Traduction française du résumé](#) – [Printable version](#)

Facts – The applicant's assets in Malta were frozen, after the domestic authorities received a request for legal assistance in relation to crimes allegedly committed in Kazakhstan. At the time, the Kazakh authorities were conducting an investigation into allegations of fraud and money laundering on the part of the applicant and her husband. The applicant and her husband instituted and appealed unsuccessfully in constitutional redress proceeding against the freezing of their assets. In December 2020 the applicant filed an application with the Criminal Court complaining of the practice of essentially automatically renewing requests for legal assistance and arguing that the freezing order against her should be revoked. In July 2021 the Criminal Court found that there were no grounds for keeping the order in place, as there had never been any proceedings undertaken against the applicant by the Kazakh authorities. The freezing order was revoked.

Law – Article 1 of Protocol No. 1: The freezing order amounted to an interference with the applicant's possession consisting of a control of use of property.

It appeared that the freezing order, which had been issued and kept in place for nearly eight years, had not been in accordance with the law *ab initio* since, according to the Criminal Court, the applicant had not, and had never had, the status of a charged or accused person in Kazakhstan, but only that of a suspect. It was disconcerting that in nearly eight years no authority or domestic court had thoroughly examined the matter in legal terms as well as ascertained the applicant's situation in the light of the available information. The situation indicated a serious problem at domestic level. Thus, it was opportune, in the exceptional circumstances of the present case, to examine the entirety of the applicant's complaint as brought to the Court and in particular to also address whether the law had provided enough safeguards against an arbitrary or disproportionate interference, which would be examined under the proportionality aspect.

The freezing of the applicant's property had been applied as a provisional measure aimed at securing enforcement of a possible confiscation order (which could be imposed at the outcome of criminal proceedings), which was normally accepted as being in the general interest. However, the ap-

plicant had argued that the ‘charges’ against her had not been genuine and, thus, that no general interest had been served in the present case. The Court would generally respect the State’s authorities’ judgments as to what was in the general interest unless that judgment was without reasonable foundation. In previous cases such as *Benet Czech, spol. s r.o., v. the Czech Republic* (31555/05, 21 October 2010) the national authorities had clearly been in a better position than the Court to evaluate those issues because they had had direct access to the available evidence. In the circumstances of the present case, it had not been shown that the Maltese authorities had been in such a position *vis-à-vis* the investigation undertaken in Kazakhstan. There was sufficient material to consider that in the specific circumstances of the present case, the applicant’s deceased husband had been an established political adversary to the Kazakh regime and could be the subject of reprisals on their part, including trumped up charges which might extend to the applicant. Thus, whether there had existed a general interest behind the freezing order which had been put, and kept, in place by the Maltese authorities in the specific circumstances of the present case had been something which had deserved particular evaluation by the domestic courts. It was in such contexts that effective procedural safeguards became indispensable.

The request for freezing the applicant’s assets, made by the authorities of Kazakhstan, had been based upon Article 18 of the UN Convention Against Transnational Organised Crime (“the UN Convention”). While acknowledging the importance of the Convention for effectively combatting organised crime, the Court stressed that the mutual legal assistance thereunder should be carried out in compliance with international human rights standards. Thus, domestic courts had an obligation of review where there was a serious and substantiated complaint about a manifest deficiency in the protection of a European Convention right. The Court also noted that under the UN Convention, mutual legal assistance might be refused, in particular, if the requested State Party considered that its execution was likely to prejudice *ordre public* or would be contrary to the requested State Party’s legal system for the request to be granted.

In the present case, the Maltese courts of constitutional competence had proceeded to find that the measure had pursued a general interest automatically and without a detailed assessment of the situation pertinent to the case. No other domestic court had entered into the matter. In the absence of any such assessment, the Court could not rubber stamp the domestic courts’ findings. Indeed, in the very specific circumstances of the present case,

the Court had serious doubts about the public interest at play. The applicant had not been charged with money laundering in any European country (including Malta), despite investigations in several of them. The Court also had difficulty accepting that the freezing order had been in the public interest because it had aimed at securing an eventual confiscation of assets: any such confiscation would result from criminal proceedings which, in view of the above, might, or would likely consist of a flagrant denial of justice.

The Government had argued that compliance with international obligations was in itself a matter of public interest. Even if one had to accept that a general interest had existed, the Court had in any event to make an overall examination of the various interests at stake. It therefore considered the proportionality of the measure including any relevant procedural safeguards available to the applicant:

The freezing of all the applicant’s property (in Malta) was, by its nature, a harsh and restrictive measure. While the applicant had claimed that her economic activities had been paralysed, it had not been claimed that her entire business or living conditions had been put at stake. The applicant had extensive means in various European States. However, it did not appear that the value of the property subject to the freezing order – the entirety of her property in Malta – had been equal to the pecuniary gain allegedly obtained through any alleged predicate offence. Nor that all her belongings had been suspected of being laundered money. No domestic court appeared to have made an assessment concerning the extent of the freezing order in relation to the ‘charges’ set out by the Kazakh authorities, neither at the time nor in subsequent renewals.

Until 2021 – more than seven years after the issuance of the order – no assessment appeared to have been made by the Criminal Court as to whether it would have been legitimate and proportionate to apply such a measure, given the circumstances of the case. Thus, at no stage before the Criminal Court had there been any judicial assessment of the credibility of the ‘charges’.

The entirety of the applicant’s assets held in Malta had been frozen, and continued to be so, for nearly eight years. The only variations made by the domestic court had been of little significance. The order had remained far-reaching, despite the absence of any assessment as to any correlation to the ‘charges’ pending, even assuming that they had been genuine and based on a persistent reasonable suspicion.

Furthermore, it appeared that, until 2021, the measure had been extended automatically, without the applicant being heard.

It was unclear whether, prior to December 2020 and the communication of part of the application to the respondent Government, the applicant had ever attempted to request the revocation of the order by lodging an application under the relevant domestic law provision. However, the Court had no reason to consider that her possibility to challenge the order under that provision would have constituted an effective safeguard. The Government had not provided any arguments on the matter, and the constitutional jurisdictions had not rejected her complaint under Article 1 of Protocol No. 1 for failure to exhaust ordinary remedies (i.e. for failing to challenge the impugned measure by those means).

In the light of the above, in the procedure before the Criminal Court by which the freezing order had been issued and repeatedly extended in the applicant's case, until 2021, she had been deprived of relevant procedural safeguards against an arbitrary or disproportionate interference. The constitutional jurisdictions had failed to rectify those omissions as they had merely paid lip service to the relevant criteria in their assessment of the impugned measure. As a result, her property rights had been rendered nugatory.

Conclusion: violation (unanimously).

The Court also held, unanimously, that there had been no violation of Article 6 § 1, since in the specific circumstances of the case, the duration of constitutional redress proceedings had not been excessive.

Article 41: EUR 2,000 in respect of non-pecuniary damage.

Deprivation of property/Privation de propriété

Return to the State of an unclaimed apartment without any award of compensation to the bona fide purchaser, who could not make use of a new compensatory remedy: violation

Restitution à l'État d'un appartement tombé en déshérence, sans indemniser l'acquéreur de bonne foi qui ne peut pas se prévaloir d'un nouveau recours indemnitaire: violation

Lidiya Nikitina – Russia/Russie, 8051/20, Judgment/Arrêt 15.3.2022 [Section III]

Olkhovik and Others/et autres – Russia/Russie, 11279/17, Decision/Décision 22.2.2022 [Section III]

English translation of the summary in the cases of *Lidiya Nikitina* and *Olkhovik and Others* – Version imprimable du résumé dans les affaires *Lidiya Nikitina et Olkhovik et autres*

En fait – Dans les affaires *Lidiya Nikitina et Olkhovik et autres*, les requérantes achetèrent des appartements à des particuliers.

Dans l'affaire *Lidiya Nikitina*, la requérante acheta l'appartement, sans le savoir, à une personne qui s'était fait passer pour la propriétaire. L'autorité chargée de l'enregistrement notifia le refus d'enregistrement au motif du décès de la propriétaire initiale. La ville introduisit une action contre la requérante en revendication de l'appartement en tant que bien tombé en déshérence. Le tribunal ordonna l'annulation du titre de propriété de la requérante sans indemnisation. Les recours de la requérante n'aboutirent pas.

Dans l'affaire *Olkhovik et autres*, le droit de propriété des requérantes fut dûment enregistré par l'autorité. Cependant, les propriétaires initiaux de ces appartements étaient décédés sans laisser d'héritiers. Les villes, en qualité d'ayants droit des propriétaires décédés, engagèrent ou se joignirent à des procédures en revendication contre les requérants et leurs vendeurs. Les tribunaux qualifièrent les appartements de biens tombés en déshérence, les réintégrèrent aux domaines municipaux et annulèrent, sans indemnisation, les titres de propriété des requérantes.

En droit

Article 35 § 1 : La loi applicable à l'époque des faits permettait, sous certaines conditions, d'obtenir une indemnité pour perte de logement à la hauteur maximale d'un million de roubles. Selon la jurisprudence de la Cour constitutionnelle, reprise par certaines juridictions de fond, ce recours était censé ne réparer que partiellement le préjudice des acquéreurs de bonne foi.

À compter du 1^{er} janvier 2020, la législation a été modifiée en vue de renforcer la protection des acquéreurs de logements. La notion d'«acquéreur de bonne foi» a été simplifiée dans le sens où cette qualité lui est reconnue dès l'instant où il a vérifié les données dans le registre unifié de l'immobilier concernant le logement qu'il s'apprête à acheter et concernant son vendeur; un délai plus court a été imposé aux collectivités publiques pour introduire une action en revendication d'un logement; la responsabilité pour faute de l'autorité de l'enregistrement et d'autres autorités est désormais clairement distinguée de la responsabilité de l'État sans faute. D'autre part, et surtout, le régime du recours indemnitaire contre l'État a été modifié avec effet rétroactif dans un sens favorable aux acquéreurs. Il est en principe ouvert à tous les acquéreurs de bonne foi (pour autant qu'il s'agisse de personnes physiques), y compris à ceux dont les logements ont dû être restitués avant le 1^{er} janvier 2020.

Les conditions de l'utilisation de ce recours sont les suivantes : i) la personne physique dont le logement a été restitué doit être un « acquéreur de bonne foi »; ii) celui-ci doit avoir obtenu un acte judiciaire accordant la réparation du préjudice causé par la restitution du logement; iii) cet acte judiciaire doit être resté inexécutable pendant au moins six mois, pour des raisons indépendantes de la volonté de l'acquéreur dépossédé; iv) l'acquéreur doit demander en justice que l'État lui verse une indemnité. L'indemnité est censée couvrir l'intégralité du préjudice matériel résultant de la restitution. Le succès de cette action n'est pas subordonné à l'établissement d'une faute des autorités, cas dans lequel d'autres dispositions, relatives à la responsabilité pour faute, entrent en jeu et d'autres sommes peuvent être recouvrées.

i. Dans l'affaire *Lidiya Nikitina*, le nouveau recours indemnitaire est donc constitué de plusieurs étapes dont la première consiste à obtenir un jugement accordant réparation du préjudice résultant de la restitution de l'appartement. La requérante est dans l'impossibilité de l'obtenir, dans la mesure où elle ne peut assigner une personne dans une action en dommages-intérêts. En effet, en l'absence d'une enquête pénale, l'identité de la personne qui s'était fait passer pour la propriétaire défunte de l'appartement n'a pas été établie. Certes, théoriquement, la requérante pourrait diriger son action contre celui qui s'était présenté comme agent immobilier. Cependant, cette voie apparaît trop incertaine : non seulement la requérante affirme ignorer l'adresse et la situation de cet individu, mais encore il n'a aucunement été allégué qu'il a provoqué la présente situation préjudiciable à la requérante. Enfin, le Gouvernement n'a pas désigné d'autres personnes contre lesquelles la requérante pourrait agir afin d'obtenir réparation de son préjudice.

Ainsi, sans aucunement préjuger de l'effectivité de principe du nouveau recours indemnitaire, celui-ci n'est pas accessible à la requérante dans les circonstances de l'espèce.

Conclusion : exception préliminaire rejetée (épuisement des voies de recours internes).

ii. Dans l'affaire *Olkhovik et autres*, le nouveau recours indemnitaire, quoique constitué de plusieurs étapes, est *a priori* accessible aux requérantes qui ont, en principe, jusqu'au 31 décembre 2022 pour demander une indemnité à l'État.

En outre, ce recours indemnitaire s'avère *a priori* adéquat. En l'espèce, les requérantes tirent grief d'une privation de propriété sans indemnisation. Or ce recours leur offre précisément la possibilité d'obtenir la réparation intégrale du préjudice matériel causé par une telle privation et il n'est, par ailleurs, pas subordonné à la démonstration d'une faute des

autorités. Partant, ce recours est de nature à porter directement remède à la situation incriminée.

Il ressort de la jurisprudence récente une pratique consistant à accueillir les demandes d'indemnité présentées par les acquéreurs de bonne foi.

Alors que la voie de recours est *a priori* accessible et adéquate, les requérantes ne démontrent pas qu'elles ne remplissent pas les conditions pour obtenir une indemnité prélevée sur le budget fédéral. Elles ne soutiennent pas non plus que ce recours représente pour les demandeurs une charge excessive, que ce soit en termes de procédure ou de coût.

Ainsi, la Cour n'a pas de raison de mettre en doute, à ce stade, l'effectivité du nouveau recours indemnitaire au regard de l'article 1 du Protocole n° 1 afin de redresser le préjudice causé aux acquéreurs de bonne foi, en raison de la restitution de leurs logements.

Elle n'exclut cependant pas de revoir sa position quant à l'effectivité réelle de cette nouvelle voie de recours dans l'hypothèse où la pratique des juridictions nationales viendrait à montrer l'ineffectivité des actions en indemnisation introduites contre l'État, en raison, par exemple, de la lenteur des procédures, du formalisme excessif entourant celles-ci ou encore de l'insuffisance des indemnités allouées.

Ainsi, les requérantes n'ont pas épuisé les voies de recours internes.

Conclusion : irrecevable (épuisement des voies de recours internes).

Article 1 du Protocole n° 1 (affaire *Lidiya Nikitina*) : La Cour n'estime pas nécessaire de statuer sur la légalité de l'ingérence, car la mesure n'était, en tout état de cause, pas proportionnée.

La requérante a été privée de sa propriété sans aucune indemnisation. Une ingérence d'une telle gravité appelle un contrôle strict de la Cour. Les motifs pour lesquels le titre de propriété de la requérante a été annulé par la justice sont les suivants : i) les autorités locales et fédérales n'ont pas commis de faute facilitant la dépossession de l'appartement; ii) la ville a été dépossédée de son bien contre sa volonté, mais elle a agi en temps voulu; iii) la bonne ou la mauvaise foi de la requérante n'était pas un facteur pertinent.

La vente de l'appartement à la requérante a été possible à cause d'une coordination défaillante et tardive entre différentes autorités locales et fédérales. Tandis que le décès de la propriétaire de l'appartement était connu des autorités au plus tard en décembre 2016, l'autorité de l'enregistrement ne l'a appris qu'en juin 2017 et la ville n'a agi qu'en octobre 2017.

La présente affaire renferme en toute apparence des faits d'escroquerie, de faux et d'usage de faux.

Pourtant, l'autorité chargée de l'enregistrement, censée mener une «expertise» des documents présentés, n'a pas décelé de faux. Certes, la Cour a déjà jugé qu'il était concevable que l'autorité chargée de l'enregistrement ou d'autres autorités n'aient pas pu déceler de falsification. Toutefois, les autorités en l'espèce n'ont pas pris de mesures ni d'initiatives, y compris pénales, pour rechercher les personnes responsables de cette situation. Il ne peut donc être considéré que les autorités ont agi en temps utile et avec diligence.

Avec autant d'autorités compétentes pour les questions relatives aux logements et aux titres de propriété sur ceux-ci, il n'incombe pas à l'acheteur de subir inconditionnellement le risque de la restitution. La requérante pouvait légitimement et raisonnablement se fier au contrôle opéré par les autorités compétentes.

Il n'a jamais été allégué au niveau interne que l'intéressée eût été de mauvaise foi ou négligente lors de l'achat de l'appartement. Par ailleurs, aucun élément permettant de remettre en cause la présomption de bonne foi applicable en la matière n'a été établi. Quant à l'argument du Gouvernement selon lequel la requérante a acheté l'appartement à un prix inférieur à sa valeur cadastrale, la Cour prend note des arguments de la requérante tenant au mauvais état de l'appartement et à l'empressement de vendre manifesté par la personne se prétendant être le propriétaire. En toute hypothèse, les juridictions internes n'en ont pas fait état dans leurs décisions.

Il ressort de ce qui précède que la requérante a dû subir, sans être indemnisée, les conséquences de faits imputables exclusivement à des tiers et aux autorités fédérales et municipales. Partant, le juste équilibre qui devait régner entre les exigences de l'intérêt public et la nécessité de protéger le droit de propriété de la requérante a été rompu.

Conclusion: violation (unanimité).

Article 41 : rétablissement du titre de propriété de la requérante sur l'appartement en tant que mesure de *restitutio in integrum* ou fourniture d'un appartement équivalent si les autorités ne sont plus en possession dudit appartement; 5 000 EUR pour préjudice moral.

(Voir aussi *S.C. Service Benz Com S.R.L. c. Roumanie*, 58045/11, 4 juillet 2017, [Résumé juridique](#))

RULE 39 OF THE RULES OF COURT/ ARTICLE 39 DU RÈGLEMENT DE LA COUR

Interim measures/Mesures provisoires

Urgent interim measure aiming at protecting the Russian daily newspaper *Novaya Gazeta* in the

enjoyment of its rights guaranteed by Article 10 of the Convention (freedom of expression)

Mesures provisoires d'urgence afin de protéger le quotidien russe *Novaya Gazeta* dans la jouissance de ses droits garantis par l'article 10 de la Convention (liberté d'expression)

ECHR press release – Communiqué de presse CEDH

-oOo-

Expansion of interim measures in relation to Russian military action in Ukraine

Élargissement des mesures provisoires concernant les opérations militaires russes en Ukraine

ECHR press release – Communiqué de presse CEDH

-oOo-

Interim measure in cases concerning charges brought against Polish judges

Mesure provisoire dans des procédures disciplinaires visant des juges polonais

ECHR press release – Communiqué de presse CEDH

-oOo-

Interim measure in case concerning charges brought against Kraków Regional Court judge for applying the European Court's case-law

Mesure provisoire dans le cas d'une juge du tribunal régional de Cracovie mise en accusation pour avoir appliqué la jurisprudence de la Cour européenne

ECHR press release – Communiqué de presse CEDH

OTHER JURISDICTIONS/ AUTRES JURIDICTIONS

European Union – Court of Justice (CJEU) and General Court/Union européenne – Cour de justice (CJUE) et Tribunal

A worker with a disability, including a worker doing a traineeship as part of his or her recruitment, who is declared incapable of performing the essential duties of the post that he or she occupies, may benefit from reassignment to another post for which he or she is competent, capable and available

Un travailleur handicapé, y compris celui qui accomplit un stage dans le cadre de son recrutement, et déclaré inapte à exercer les fonctions essentielles du poste qu'il occupe peut bénéficier d'une affectation à un autre poste pour lequel il

dispose des compétences, des capacités et des disponibilités requises

Case/Affaire C-485/20, Judgment/Arrêt 10.2.2022

CJEU press release – Communiqué de presse CJUE

-oOo-

A member State may exercise its option to declare an application for international protection inadmissible on the ground that the applicant has already been granted refugee status by another member State

Un État membre peut exercer sa faculté de déclarer une demande de protection internationale irrecevable au motif que le demandeur s'est déjà vu accorder le statut de réfugié par un autre État membre

Case/Affaire C-483/20, Judgment/Arrêt 22.2.2022

CJEU press release – Communiqué de presse CJUE

-oOo-

Refusal to execute a European arrest warrant: the CJEU specifies the criteria permitting an executing judicial authority to assess whether there is any risk of breach of the requested person's fundamental right to a fair trial

Refus d'exécution d'un mandat d'arrêt européen : la CJUE précise les critères permettant à une autorité judiciaire d'exécution d'apprécier le risque éventuel de violation du droit fondamental de la personne recherchée à un procès équitable

Joined Cases/Affaires jointes C-562/21 PPU and/et C-563/21 PPU, Judgment/Arrêt 22.2.2022

CJEU press release – Communiqué de presse CJUE

-oOo-

Combatting tobacco consumption among young people: member States may impose administrative sanctions on economic operators who infringe the prohibition on sales to minors, such as suspension of their trading licence for a period of 15 days

Lutte contre la consommation de tabac chez les jeunes : les États membres peuvent imposer des sanctions administratives aux opérateurs économiques violant l'interdiction de vente aux mineurs, telles que la suspension de leur licence d'exploitation pour 15 jours

Case/Affaire C-452/20, Judgment/Arrêt 24.2.2022

CJEU press release – Communiqué de presse CJUE**COURT NEWS/DERNIÈRES NOUVELLES DE LA COUR****Russia's cessation of membership to the Council of Europe/Cessation de l'adhésion de la Russie au Conseil de l'Europe**

Following its expulsion from the Council of Europe on 16 March 2022, the Russian Federation will cease to be a High Contracting Party to the European Convention on Human Rights on 16 September 2022. This was confirmed today in a [Resolution](#) by the Committee of Ministers.

In line with the [Resolution of the ECHR](#) of 22 March 2022, the Court will deal with applications directed against Russia in relation to alleged violations of the Convention that occurred until 16 September 2022. The Committee of Ministers will continue to supervise the execution of judgments and of friendly settlements.

-oOo-

À la suite à son expulsion du Conseil de l'Europe le 16 mars 2022, la Fédération de Russie cessera d'être Haute Partie contractante à la Convention européenne des droits de l'homme le 16 septembre 2022. Le Comité des Ministres l'a confirmé aujourd'hui dans une résolution.

Conformément à la [résolution de la CEDH](#) du 22 mars 2022, la Cour traitera les requêtes introduites contre la Russie concernant des violations présumées de la Convention qui se seraient produites jusqu'au 16 septembre 2022. Le Comité des Ministres continuera à surveiller l'exécution des arrêts et des règlements amiables.

RECENT PUBLICATIONS/ PUBLICATIONS RÉCENTES

The following publications have recently been published on the Court's [website](#), under the Case-Law menu / Les publications suivantes ont récemment été mises en ligne sur le site web de la Cour, sous l'onglet « Jurisprudence ».

Publications in English and/or French/ Publications en anglais et/ou en français

African Court on Human and Peoples' Rights, European Court of Human Rights and Inter-American Court of Human Rights – 2020 Joint Law Report

Handbook on European law relating to the rights of the child – 2022 edition

**Publications in non-official languages/
Publications en langues non officielles**

Bosnian/Bosniaque

Vodič kroz sudsku praksu prema Konvenciji – prava LGBTI osoba

Macedonian/Macédonien

Водич за судската практика на Европската конвенција – Имиграција

Persian/Persan

راهنمایی بر رویه قضایی کنوانسیون – حقوق دگرباشان